Bulletin monumental

Tome 178-1
Année 2020

Saint-Martial de Limoges

Millénaire de l'abbatiale romane (1018-2018)

sous la direction d'Éliane Vergnolle

société française d'archéologie

Comité des publications

Françoise Boudon
Ingénieur de recherches honoraire, CNRS
Isabelle Chave
Conservateur en chef du patrimoine, direction générale des Patrimoines (ministère de la Culture et de la Communication)
Alexandre Cojannot
Conservateur en chef du patrimoine, Archives nationales
Thomas Coomans
Professeur, University of Leuven (KU Leuven)
Nicolas Faucherre
Professeur, université d'Aix-Marseille
Pierre Garrigou Grandchamp
Général de corps d'armée (Armée de terre), docteur en Histoire de l'art et archéologie
Étienne Hamon
Professeur, université de Lille
Denis Hayot
Docteur en Histoire de l'art, université de Paris IV-Sorbonne
François Heber-Suffrin
Maître de conférences honoraire, université de Nanterre Paris ouest-La Défense
Dominique Hervier
Conservateur général du patrimoine honoraire
Bertrand Jestaz
Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études
Claudine Lautier
Chercheur honoraire, CNRS
Clémentine Lemire
Chargé d'études documentaires, architecture, musée d'Orsay
Emmanuel Litoux
Responsable du pôle archéologie, conservation du Patrimoine de Maine-et-Loire
Emmanuel Lurin
Maître de conférences, université de Paris IV-Sorbonne
Jean Mesqui
Ingénieur général des Ponts et Chaussées, docteur ès Lettres
Jacques Moulin
Architecte en chef des Monuments historiques
Philippe Plagnieux
Professeur, université de Paris I-Panthéon Sorbonne, École nationale des chartes
Pierre Sesmat
Professeur honoraire, université de Nancy
Éliane Vergnolle
Professeur honoraire, université de Franche-Comté

Directrice des publications **Jacqueline Sanson**
Rédacteur en chef **Étienne Hamon**

Actualité **Pierre Garrigou Grandchamp**
Chronique **Dominique Hervier**
Bibliographie **Françoise Boudon**

Secrétaire de rédaction **Anne Vernay**
Infographie et P.A.O. **David Leboulanger**

Maquette graphique **L'architecture graphique**

En couverture : Limoges, Saint-Martial, vue intérieure du sanctuaire de l'abbatiale du Sauveur, dessin à la plume rehaussé de lavis, 1726 (BnF, Est. Va 87) [cl. BnF].

bulletin monumental

Tome 178-1
Année 2020

société française d'archéologie

Toute reproduction de cet ouvrage, autre que celles prévues à l'article L. 122-5 du Code de la propriété intellectuelle, est interdite, sans autorisation expresse de la Société française d'archéologie et du/des auteur(s) des articles et images d'illustration concernés. Toute reproduction illégale porte atteinte aux droits du/des auteurs(s) des articles, à ceux des auteurs ou des institutions de conservation des images d'illustration, non tombées dans le domaine public, pour lesquelles des droits spécifiques de reproduction ont été négociés, enfin à ceux de l'éditeur-diffuseur des publications de la Société française d'archéologie.

© Société Française d'Archéologie
Siège social : Cité de l'Architecture et du Patrimoine, 1, place du Trocadéro et du 11 Novembre, 75116 Paris.
Bureaux : 5, rue Quinault, 75015 Paris, tél. : 01 42 73 08 07, courriel : contact@sfa-monuments.fr

Revue trimestrielle, t. 178-1, mars 2020
ISSN : 0007-4730
CPPAP : 0119 G 86537
ISBN : 978-2-901837-82-4

Les articles pour publication, les livres et articles pour recension
doivent être adressés à la Société Française d'Archéologie,
5, rue Quinault, 75015 Paris
Courriel : sfa.sfa@wanadoo.fr

Diffusion : Actes Sud - Picard & Epona
62, Avenue de Saxe, 75015 Paris
https://www.librairie-epona.fr/
Tél. 01 43 26 40 41
contact@librairie-epona.fr

Saint-Martial de Limoges

Millénaire de l'abbatiale romane (1018-2018)

sous la direction d'Éliane Vergnolle

Actes du colloque international de Limoges
Espace Simone Veil

29-30 novembre 2018

Ouvrage publié avec le soutien du ministère de la
Culture et de la Communication, direction générale
des Patrimoines, sous-direction de l'Archéologie

Paris
Société Française d'Archéologie
2020

Bibliographie

Histoire de l'art

Emmanuel Lurin et Delphine Morana Burlot (dir.), *L'artiste et l'antiquaire. L'étude de l'antique et son imaginaire à l'époque moderne*, Paris, INHA - Éditions A. et J. Picard, 2017, 27 cm, 240 p., [130] fig. en n. & bl. et en coul., table., 2 index (des lieux et des monuments, et des noms de personnes). - ISBN : 978-2-7084-1032-9, 52 €.

À l'occasion du colloque international organisé à la Sorbonne les 6 et 7 mars 2014, Emmanuel Lurin et Delphine Morana Burlot ont choisi de s'intéresser aux formes de la connaissance antiquaire à l'Époque moderne. Les actes de cette rencontre publiés en 2017 regroupent douze contributions écrites ou traduites en français. Chaque contribution fait l'objet d'un résumé bilingue français et anglais à la fin du volume – sauf celui d'Ingo Herklotz qui, étrangement, est résumé en français et en allemand.

L'ouvrage balaie une période de quatre siècles (XVe-XVIIIe siècle) et le lecteur est amené à se familiariser avec plusieurs disciplines, telles l'histoire de l'art antique et moderne, l'histoire de l'archéologie et de la théorie artistique. Le projet impressionne par l'amplitude de son spectre et l'originalité de son approche.

Le volume s'ouvre sur un court article introductif, dans lequel E. Lurin et D. Morana Burlot précisent quelques éléments de méthode propres à faciliter la lecture d'un corpus très divers. Les auteurs invitent en particulier à différencier les nombreux acteurs de la culture antiquaire, et proposent de les étudier comme autant de témoins de l'action des hommes confrontés à la construction d'une discipline nouvelle, à la fois savante et pratique : l'archéologie. Ces pistes fort pertinentes auraient gagné à être présentées et problématisées de manière plus développée.

Les articles se répartissent ensuite en trois parties. La première interroge le rôle des artistes ainsi que leur collaboration avec les lettrés dans la recherche antiquaire : Alain Schnapp étudie le motif des ruines au XVe siècle, Colin Debuiche analyse les mythes urbains de la Palladia Tolosa au XVIe siècle, Jean Guillemain traite des collections de numismatique grecque dans la France, l'Allemagne et l'Italie du XVIe siècle, enfin, Carmelo Occhipinti s'attache à la réception des sculptures à travers un traité composé par le marchand-collectionneur Pierre-Jean Mariette et son illustrateur, le sculpteur Edmé Bouchardon au XVIIIe siècle. La deuxième partie porte sur le rayonnement de la pensée antiquaire à travers les illustrations savantes chez les artistes, et regroupe des articles aux corpus diversement constitués : E. Lurin propose une étude de dessins d'antiquités d'Onofrio Panvinio et de Jacob Bos, Helen Whitehouse étudie une collection privée de dessins constituée au XVIIe siècle par les frères Cassiano et Carlo Antonio dal Pozzo, Frédérique Lemerle et Delphine Morana Burlot analysent les rapports entretenus entre d'un côté les architectes et les antiquaires, et de l'autre les antiquaires et les graveurs. La troisième partie se concentre sur les prolongements de la pensée antiquaire dans les théories d'art : Ingo Herklotz s'intéresse au cas du peintre français Nicolas Poussin, Flaminia Bardati traite de la construction des Horti Bellaiani commandés par le cardinal Jean du Bellay, Pierre Gros étudie le dernier ouvrage des *Quattro Libri* d'Andrea Palladio, pour finir Daniela Gallo examine la redécouverte progressive, jusqu'au XVIIIe siècle, des chandeliers antiques en marbre.

Sans surprise, l'Italie occupe une place de choix dans plusieurs contributions du début de la période traitée, avant de céder progressivement la place aux exemples français. Seul Jean Guillemain ouvre, en partie, son champ d'études à un autre pays, l'Allemagne. Une majorité d'auteurs s'appuient, de manière attendue, sur la découverte et la réception des vestiges romains. Notons toutefois quelques exceptions, comme les articles de Jean Guillemain et d'Helen Whitehouse, qui s'intéressent respectivement aux antiquités grecques et égyptiennes. Cependant, même au sein du corpus romain, des objets spécifiques sont redécouverts tardivement, comme Daniela Gallo le souligne par exemple à partir du cas des chandeliers antiques en marbre.

Le volume se distingue par la richesse et la qualité de ses illustrations : certains articles en comportent jusqu'à une quinzaine, dont certaines sont rarement reproduites et participent à la valeur d'ensemble et à la beauté de l'ouvrage. Ces images, toutes reproduites en couleurs et souvent en pleine page, sont intégrées au texte. Loin d'être simplement illustratifs, ces plans, dessins et détails soutiennent réellement l'argumentation et sont indispensables à la compréhension des études menées.

On distingue deux types de contributions. Certaines visent avant tout à montrer la manière dont les artistes ont su d'une part intégrer, au sein de leurs œuvres, leurs études d'antiques, et d'autre part créer à partir d'elles. Ainsi, de Vittore Carpaccio à Nicolas Poussin, plusieurs peintres se sont servis de la redécouverte de l'Antiquité pour produire des éléments nouveaux : bâtiments, vestiges, vêtements, objets. L'effort d'historicisation permet de tracer une filiation menant des artistes et humanistes de la Renaissance aux bases du néo-classicisme : la reproduction topographique de monuments antiques ancre les peintures modernes dans une réalité passée chez Botticelli (p. 21) ; la culture matérielle antique à l'exemple des vêtements participe à l'invention picturale d'artistes comme Rubens (p. 146) ; le désir d'exemplarité que souhaite donner Palladio se fonde sur une liberté interprétative de ses études d'antique (p. 194). Ces cas d'étude cherchent à montrer que parfois l'artiste est l'antiquaire. Bien évidemment, une telle historicisation soulève des finalités variées. Ainsi, Alain Schnapp s'intéresse à la manière dont les artistes du *Quattrocento* ont su faire usage des ruines et des vestiges *all'antica* pour promouvoir la réflexion d'une renaissance au service de la foi chrétienne.

D'autres auteurs – une majorité – ont été amenés à s'interroger, de manière assez classique, sur les formes documentaires qui ont permis la redécouverte, l'interprétation et la diffusion des objets antiques. Sur ce point, deux types de sources, produites à l'époque moderne, sont à différencier. D'un côté, les descriptions matérielles sont constituées des vues d'ensemble et des dessins de détails, elles permettent de saisir et de diffuser les nouvelles

Société Française d'Archéologie

découvertes, notamment au sein de certains milieux antiquaires qui exigent de plus en plus l'exactitude historique. D. Morana Burlot explique, par exemple, la manière dont les antiquaires ont valorisé les sources primaires au détriment des secondaires. Pour ce faire, ils ont eu recours à l'emploi d'artistes spécialisés, reconnus pour leur exactitude. C'est du moins le cas pour le *Recueil d'antiquités* du comte de Caylus et l'*Antiquité expliquée en figures* de Mountfaucon.

D'un autre côté, les interprétations historiques des sources ont pour tâche de comprendre, mais aussi de compléter ou de replacer les vestiges. C'est pourquoi les manuscrits modernes d'antiquités, qui sont la plupart du temps illustrés, sont très souvent le fruit d'un travail collectif de plusieurs corps de métier : dessinateurs, peintres, architectes, graveurs, mais aussi érudits, professionnels du livre. C. Occhipinti et Fr. Lemerle traitent du vaste problème de l'interprétation des sources antiques dans la réalisation d'un traité moderne qui prend en compte le goût contemporain. Ainsi, le premier explique la constitution du *Traité des pierres gravées* de Pierre-Jean Mariette, publié à Paris en 1750 ; il s'intéresse aussi, on l'a dit, à la collaboration entre Mariette et Bouchardon, à travers l'étude de témoignages contemporains. La seconde analyse la qualité des dessins antiquaires ainsi que leur finalité, dont le spectre varie d'une vision poétique de l'architecture antique à une exigence d'exactitude. Pour montrer cette variation de contenu, plusieurs traités capitaux pour les XVIe-XVIIe siècles sont analysés, parmi eux : le *Discours historial de l'antique et illustre cité de Nismes* de Poldo d'Albenas (1559-1560), la *Reigle generalle d'architecture* de Jean Bullant (1564), le *Premier Tome de l'architecture* de Philibert de l'Orme (1567), ou encore les *Quinque et viginti exempla arcuum* de Jacques Androuet du Cerceau (1549).

Dans l'ensemble, les contributions tendent à confirmer, tout en la nuançant, la relation entre érudition antiquaire et création artistique. La dichotomie est plus complexe qu'il n'y paraît, car les nombreux cas d'études mis au jour à travers cet ouvrage montrent la pluralité des approches modernes, faisant la part belle tantôt à l'inventivité de l'artiste, tantôt à l'exactitude historique. D'une part, un questionnement traverse l'ensemble du volume : les auteurs sont nombreux à s'être interrogés sur le rapport d'émulation entretenu entre la Période moderne et l'Antiquité. D'autre part, comme D. Morana Burlot le rappelle, l'Antiquité n'est pas seulement une source d'inspiration, elle a aussi obligé les artistes à contraindre la part de subjectivité de leur travail de reproduction. La piste de réflexion est sans nul doute fructueuse et gagnerait à être davantage approfondie.

Je conclurai sur deux reproches de forme. On regrettera d'abord l'absence d'un travail de synthèse, qui aurait dû donner à voir la cohérence d'ensemble des études ici réunies. Des remarques conclusives auraient sans aucun doute permis de fournir des explications complémentaires sur le but avoué du volume : construire une histoire de l'archéologie. D'autres éléments de compréhension auraient pu être apportés à travers une introduction plus conséquente ou une conclusion.

Enfin, ce volume pèche par un certain manque d'homogénéité : alors que certaines contributions sont rythmées par une méthode clairement établie et articulée, notamment par la formulation de titres et de sous-titres, d'autres auraient très certainement gagné à se conformer à une telle rigueur. Quoi qu'il en soit, on espère que cela n'empêchera pas le lecteur de tirer le meilleur parti des réflexions formulées au cours de ce colloque, qui n'en restent pas moins captivantes.

Marie Piccoli-Wentzo

Châteaux

Jean Mesqui et Maxime Goepp, *Le Crac des Chevaliers (Syrie). Histoire et architecture*, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2018, 28 cm, 462 p., 890 fig. et ill. en n. & bl. et en coul., cartes, plans, index général. - ISBN : 98-2-87754-375-0, 40 €.

(*Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. 54)

Depuis l'étude fondatrice livrée par Paul Deschamps entre 1929 et 1934, le Crac des Chevaliers n'avait donné lieu à aucune synthèse scientifique en français. C'est dire toute la portée du travail de Jean Mesqui et de Maxime Goepp, qui se posent d'emblée en dignes héritiers de leur prédécesseur, car leur ouvrage renouvelle en profondeur la connaissance de ce monument souverain et emblématique dans l'histoire de l'architecture fortifiée médiévale.

Dans les années 2000 pourtant, les études sur le Crac des Chevaliers avaient trouvé une nouvelle vigueur grâce aux travaux successifs de deux équipes d'archéologues germanophones, l'une dirigée par Thomas Biller, l'autre par John Zimmer et Werner Meyer, chacune ayant débouché sur une importante publication (Thomas Biller [hrg.], *Der Crac des Chevaliers. Die Baugeschichte einer Ordensburg der Kreuzfahrerzeit*, Regensburg, 2006 ; John Zimmer, Werner Meyer, M. Letizia Boscardin, *Krak des Chevaliers in Syrien. Archäologie und Bauforschung 2003-2007*, Braubach, 2011). Malgré leur ampleur toutefois, ces travaux restaient – on s'en rend compte à présent – incomplets et non dénués d'erreurs d'interprétation, que seul un réexamen global et approfondi du monument et de toutes les sources disponibles pouvait permettre de corriger. La tâche était immense, mais Jean Mesqui et Maxime Goepp l'ont accomplie avec brio, en offrant à ce château d'exception l'étude qu'il méritait. Avec près de 900 illustrations et 465 pages d'un texte dense et riche, l'ouvrage constitue une somme impressionnante, voire pondéreuse, mais promise à s'imposer comme un véritable manuel pour l'étude de l'architecture fortifiée du Proche-Orient.

Pour J. Mesqui, ce livre ne constitue d'ailleurs que l'aboutissement d'une longue réflexion, initiée dès avant l'an 2000 et dont les premiers résultats avaient été publiés alors sur internet, ainsi que dans un beau livre à destination d'un large public (J. Mesqui et M. Al Roumi, *Châteaux d'Orient : Liban et Syrie,* Paris, 2001). Depuis, son travail s'est évidemment nourri des découvertes apportées par ses collègues germanophones, mais en aucun cas le présent ouvrage ne se limite à une nouvelle synthèse : c'est bien une étude de fond qui s'offre au lecteur. Une étude d'archéologie monumentale, fondée sur une profonde connaissance du terrain comme de la documentation, embrassant la totalité d'un monument dont les moindres recoins sont analysés en profondeur. À ce titre, l'un des apports fondamentaux du travail tient dans l'exploitation de la documentation du Mandat français (Centre des archives diplomatiques de Nantes, CADN), un fonds antérieur aux restaurations et jusqu'ici laissé pour compte, dans lequel les auteurs ont su déceler des indices archéologiques disparus depuis, remettant en cause la lecture chronologique de certains ouvrages. Richement argumentée, l'analyse est soutenue par une abondante illustration, comprenant notamment des plans et des modélisations 3D virtuoses, qui permettent au lecteur de saisir les volumétries les plus complexes. Le résultat de ce travail est une analyse monumentale dense mais limpide, révélant tous les détails de la chronologie d'un monument en constante évolution durant plus d'un siècle. Dans tout cela, on ne regrette que l'absence frustrante de plans d'ensemble complets, qui – en s'ajoutant aux

Société Française d'Archéologie

innombrables plans de secteurs particuliers – auraient permis d'embrasser en un coup d'œil toute l'évolution du monument, en particulier pour l'enceinte extérieure.

Les renouvellements apportés par l'étude de J. Mesqui et de M. Goepp sont si nombreux qu'on ne pourra les présenter ici qu'à grands traits esquissés. Ils concernent d'abord l'histoire du château construit par les Hospitaliers, qui fait l'objet d'une analyse fouillée jusqu'aux époques les plus anciennes. En particulier, les auteurs reprennent totalement l'interprétation du siège de 1271 par le sultan Baybars, montrant que les destructions par artillerie de jet ont touché les fronts est et nord-est uniquement, tandis que l'angle sud-ouest de l'enceinte extérieure ne fut attaqué qu'au moyen de la sape et de la mine. L'histoire de l'occupation de la forteresse à l'Époque moderne, jusqu'à l'évacuation de l'habitat au XXe siècle et aux premières restaurations, se révèle quant à elle fondamentale pour analyser les vestiges architecturaux en toute connaissance de cause. L'environnement immédiat du château est étudié également. En particulier, les auteurs s'intéressent aux restes méconnus d'une chapelle située sur le flanc oriental du promontoire. À partir d'une documentation photographique de 1935 jusqu'ici inédite, ses peintures murales sont restituées et perçues comme de beaux exemples d'importation du « style 1200 » en Orient. Encore à l'extérieur de la forteresse, les auteurs battent en brèche l'idée gratuite selon laquelle la plate-forme avancée méridionale aurait été fortifiée par des ouvrages maçonnés, dont il n'existe aucune trace. En revanche, ils montrent que l'accès majeur du château se trouvait bel et bien sur ce front sud, et non au niveau de la rampe fortifiée du front oriental.

Concernant la forteresse elle-même enfin, les apports de l'étude touchent d'abord l'interprétation chronologique d'un monument complexe et en constante évolution. Pour faciliter la compréhension des lecteurs les moins familiers de l'édifice, les résultats seront présentés ici en fonction de l'histoire globale du monument, en se détachant de l'organisation suivie par l'ouvrage – nécessaire au bon déroulé de l'analyse mais moins confortable pour le néophyte.

Refondé dans les années 1170 après un séisme destructeur et constamment transformé par la suite, le château supérieur prenait à l'origine la forme d'une enceinte flanquée de tours quadrangulaires, abritant à son revers une ceinture de bâtiments continue autour d'une cour, dont l'étage supérieur prévu à l'origine ne fut jamais construit. La connaissance de cet ensemble primitif avait déjà considérablement progressé grâce aux études germanophones précédentes, mais J. Mesqui et M. Goepp se livrent à une analyse très approfondie de la chapelle et de son articulation avec les espaces attenants, dont la chronologie constructive est retracée avec une grande finesse. En outre, les auteurs confirment l'appartenance de la partie supérieure de la tour ouest à la première époque du monument (avant 1200) et montrent au passage que son escalier en vis appartient à la construction primitive. Enfin, les auteurs rappellent l'existence, à la base des ouvrages de l'enceinte principale, d'une petite fausse-braie, dont l'élargissement sur le front oriental formait de véritables basses-cours, à l'origine de l'enceinte extérieure du XIIIe siècle.

Réalisé à partir du début du XIIIe siècle, le renforcement de l'enceinte intérieure s'est traduit par la construction du gigantesque glacis maçonné venant recouvrir le rocher sur les fronts sud et ouest, et duquel émergent quatre puissantes tours cylindriques ou en U. Les auteurs montrent que le glacis a été construit en deux étapes bien distinctes, ce que personne n'avait perçu jusqu'ici, alors même qu'une rupture de continuité évidente existe dans le parement. Surtout, et c'est l'un des grands acquis de l'ouvrage, les auteurs analysent en profondeur les espaces constitués par les trois tours du sud et les salles intermédiaires, qui résultent d'une complexe évolution chronologique. En particulier, on découvre que la partie supérieure de la tour d'angle sud-ouest, qui abrite la plus belle chambre du château, procède d'un changement de parti, la chambre s'étant substituée au crénelage et aux archères initialement prévues, dont les vestiges restaient ignorés jusqu'ici. En outre, les auteurs confirment la stricte contemporanéité de la porte des Lions avec le grand glacis, en dépit de son appareil à bossages qui n'a d'autre rôle que de traduire la noblesse de cet accès. En revanche, preuves archéologiques à l'appui, les auteurs battent en brèche l'idée spécieuse selon laquelle le fameux *berquil* méridional – un vaste réservoir d'eau à ciel ouvert – aurait pu se prolonger sans interruption sur le front ouest, jusqu'à rejoindre le fossé du front nord-ouest.

La morphologie de l'enceinte extérieure reflète sa construction progressive au cours du XIIIe siècle : initialement non flanquée sur le front sud, elle est en revanche renforcée de tours quadrangulaires sur le front oriental, et surtout d'une belle série de tours cylindriques sur les fronts ouest et nord, l'ensemble étant complété aux angles nord-est et sud-est par deux puissants murs boucliers percés d'archères. Pour la connaissance de cette structure complexe, les avancées apportées par J. Mesqui et M. Goepp sont décisives. Sur le front sud d'abord, les auteurs révèlent tous les indices de la présence de l'enceinte primitive franque, absorbée dans les sur-épaississements successifs de la courtine et dont la chronologie – tout comme celle de la grande écurie implantée au revers – est entièrement réinterprétée. Concernant les fronts ouest et nord, J. Mesqui rappelle que c'est bien l'ensemble de ce secteur qui est qualifié de « barbacane » par la célèbre inscription de Nicolas Lorgne, confirmant ainsi l'attribution de l'ensemble au milieu du XIIIe siècle. Sur le front oriental de l'enceinte extérieure, qu'on pensait avoir été totalement reconstruit par les Mamelouks après 1271, les auteurs révèlent la présence d'importants vestiges des ouvrages francs primitifs, comprenant la base d'une courtine, d'une tour de flanquement et de la tour-porte commandant la grande rampe fortifiée. Ils montrent au passage que cette dernière remonte à l'époque franque sur toute sa longueur, et non seulement dans sa partie supérieure comme on le pensait. Enfin, les puissants murs-boucliers formant des angles sud-est et nord-est sont attribués à l'une des toutes dernières campagnes de fortification franque.

Au cours de l'analyse des différents secteurs enfin, les auteurs étudient également les importantes modifications entreprises par les Mamelouks à partir de 1271, révélant une chronologie plus complexe qu'on ne l'imaginait, en particulier sur le front oriental. Sur le front sud, leur analyse remet en cause l'idée selon laquelle les puissantes tours mameloukes auraient pu succéder à des ouvrages francs. Quant à l'énorme tour quadrangulaire centrale, il est démontré qu'elle ne succède pas à une destruction opérée lors du siège de 1271, comme on le pensait jusqu'alors. Outre ces ouvrages majeurs, les deux auteurs analysent également la conception des défenses sommitales si particulières de ces ouvrages mamelouks, prenant parfois la forme de véritables mâchicoulis continus, ainsi que les dispositions du hammam installé au revers du mur-bouclier sud-est.

Malgré ces avancées décisives, l'ouvrage ne se limite pas à l'étude approfondie d'une froide chronologie constructive. En effet, les auteurs parviennent aussi à restituer plusieurs aspects du fonctionnement de la forteresse au quotidien. C'est d'abord le

Société Française d'Archéologie

réseau d'alimentation en eau qui est étudié en profondeur, en s'appuyant sur l'étude réalisée en son temps par François Anus, collaborateur de Deschamps, qui révèle un système très développé et abouti, comprenant de nombreux puits, citernes et évacuations d'eaux usées. Les latrines bénéficient également d'une analyse approfondie, montrant leur réunion dans le secteur nord-ouest de la forteresse, ainsi que l'existence de plusieurs types fonctionnels (latrines à chasse, à fosse, en encorbellement, etc.). Les équipements en lien avec l'alimentation sont étudiés aussi, à commencer par les fours qui, à l'image des latrines, fournissent eux aussi des indices sur l'importance de la population au sein de la forteresse. Enfin et surtout, J. Mesqui se livre à une analyse fonctionnelle de la longue halle voûtée constituant le rez-de-cour du château supérieur, qui était à l'origine recoupée par plusieurs murs de refend. Fondant sa réflexion sur une étude scrupuleuse de l'équipement et du traitement des accès, l'auteur montre l'existence certaine d'un réfectoire – curieusement remise en cause par Th. Biller – qu'il situe dans l'aile ouest. En revanche, l'analyse montre qu'il n'existait pas nécessairement d'espace spécifiquement destiné au dortoir, évidemment prévu à l'étage dans le parti primitif. Cette réflexion fonctionnelle est étendue aux ouvrages créés au XIIIe siècle sur le front sud, parmi lesquels plusieurs espaces de prestige sont révélés, dont le point d'orgue se trouve dans la fameuse chambre sommitale de la tour sud-ouest. Enfin, la magnifique «grande salle» gothique construite dans la cour au milieu du XIIIe siècle fait l'objet d'un développement particulier, montrant que le mur de refend interne divisait bien l'espace sur toute sa hauteur, les auteurs proposant d'y voir une division entre salle capitulaire et salle du commun. Ces analyses fonctionnelles constituent l'un des principaux aboutissements du livre, en permettant de comprendre, au-delà de la froide analyse des pierres, la vie des Hospitaliers au cœur du monument.

À l'issue de ces analyses enfin, une synthèse efficace – mais (trop) brève – se propose de replacer dans son contexte l'architecture des états successifs du Crac des Chevaliers, en complément des éclairages consacrés aux archères et aux défenses sommitales dans la partie précédente. Les auteurs y montrent en particulier la variété des programmes mis en œuvre dans les forteresses des Hospitaliers de la fin du XIIe siècle, mais aussi le caractère importé de l'architecture développée au Crac au cours du XIIIe siècle, dont les tours cylindriques à archères reprennent à l'évidence les principes de l'architecture fortifiée «capétienne» alors en vigueur en France. Ce faisant, J. Mesqui bat une nouvelle fois en brèche l'idée reçue et infondée d'une influence de l'architecture fortifiée arménienne, basée sur des datations fantaisistes. Gageons qu'avec l'appui du spécialiste de l'Arménie qu'est M. Goepp, cette argumentation n'aura que plus de poids auprès des chercheurs de tous les horizons. Enfin, s'il fallait formuler un regret à propos de cet ouvrage de référence – dont la présente recension ne saurait suffire à traduire la richesse – c'est que les auteurs n'aient pas élargi et approfondi ces remises en perspective autant que leur pénétrante connaissance du paysage monumental du Proche-Orient leur aurait permis. Mais ce serait le sujet d'un autre livre, celui d'une véritable synthèse sur la fortification des États latins d'Orient, que tous les amateurs d'architecture fortifiée rêveraient de tenir un jour entre leurs mains…

Denis Hayot

Philippe Durand, *Les châteaux de la baronnie de Montmorillon. Reconstruction castrale et modèles royaux et princiers à la fin du Moyen Âge*, Chagny, Centre de castellologie de Bourgogne (CeCaB), 2017, 26 cm, 494 p., 649 fig. et ill. en n. & bl. et en coul., plans, schémas, cartes, tabl., index général. - ISBN : 979-10-95034-07-0, 35 €.

Soutenue en 1986 sous la direction de Robert Favreau, la thèse de Philippe Durand vient enfin d'être publiée, grâce aux efforts du Centre de Castellologie de Bourgogne, avec une préface de Jean Mesqui. Sans aucun doute, le travail méritait ce tardif accomplissement, car à travers l'étude approfondie de quelques édifices méconnus, l'auteur se livre à une remise en contexte passionnante, centrée sur le phénomène de reconstruction castrale du XVe siècle. C'est là tout l'intérêt de ce sujet humble en apparence, mais qui permet de saisir comment, à l'échelle d'un micro-territoire assez reculé, aux confins du Poitou et du Limousin, les nouveaux modèles architecturaux ont pu s'exprimer.

Dans une perspective avant tout historique, la première partie du livre est consacrée à la baronnie de Montmorillon, dont Ph. Durand analyse toutes les composantes depuis les plus hautes périodes. Il nous présente Ranulfe de Montmorillon, premier seigneur connu à qui l'on doit probablement la fondation du *castrum* primitif, entreprise sur le site vierge d'un éperon rocheux baigné par la Gartempe. Sans doute issu de la mouvance des comtes de la Marche, Ranulfe donne naissance à une lignée seigneuriale qui se poursuit jusqu'en 1281, date à laquelle la baronnie est cédée au roi. Dans ce qui constitue en quelque sorte la première monographie de l'ouvrage, Ph. Durand s'efforce ensuite de restituer la morphologie du château – dont il ne reste quasiment rien – et celle de la ville médiévale de Montmorillon. Dans la foulée, il étend sa réflexion à l'ensemble de la baronnie, dont il étudie notamment l'organisation féodale et administrative. L'auteur retrace enfin la destinée de ce micro-territoire au cours de la guerre de Cent Ans, puis la «prospérité retrouvée» de l'après-guerre, période décisive durant laquelle nombre de demeures et d'établissements fortifiés furent transformés ou relevés.

Ces châteaux reconstruits au cours du XVe siècle constituent le cœur du livre, sous la forme de douze études monographiques, desquelles se détachent les deux édifices majeurs de la région : le château de Bourg-Archambault et celui de Forges. D'importance variable, les douze monuments sont également empreints d'une certaine diversité morphologique : château quadrangulaire flanqué à Bourg-Archambault, doublé d'un logis-tour à quatre tours d'angles à Forges; quadrangle plus modeste complété d'une tour-maîtresse quadrangulaire à Champeaux; polygone compact au Cluzeau-Bonneau; tour-maîtresse à quatre tourelles à Lenet; château-logis à tourelles d'angles à Pruniers… Certes, la qualité de l'architecture n'est pas toujours au rendez-vous : en Montmorillonnais, tout est affaire de moellons. Malgré tout, Ph. Durand révèle quelques pépites, comme la belle porte en accolade torsadée de Bourg-Archambault ou les peintures murales de la salle de Pruniers. Plus remarquable encore est l'extraordinaire rosace rayonnante dessinée dans le pavage de la chapelle de Bourg-Archambault, qu'on croirait tout droit sortie des carnets de Villard de Honnecourt. Tout au long de ces notices, l'architecture est analysée avec rigueur et, lorsque les sources ou l'architecture le permettent, les édifices sont bien datés. En particulier, Ph. Durand met en évidence la chronologie du château de Bourg-Archambault, plus complexe qu'il n'y paraît, et celle du château de Forges, connue désormais avec une grande précision grâce à la dendrochronologie.

La troisième et dernière partie de l'ouvrage est celle de la synthèse, délibérément orientée sur la reconstruction castrale de l'après-guerre de Cent Ans. Par souci d'exhaustivité toutefois, l'auteur débute sa réflexion par la recension

Société Française d'Archéologie

des sites fortifiés antérieurs au XVe siècle, qui donne lieu à une présentation des mottes castrales voisines de Montmorillon, dont le site de la Motte-Charron, particulièrement complexe et étendu. Après ce préambule vient l'une des analyses les plus stimulantes de l'ouvrage : celle des données fournies par les sources écrites sur le mouvement de reconstruction du XVe siècle. Recensant les autorisations de fortifier, l'auteur n'en relève que quatre exemples, mais nourrit sa réflexion d'un corpus de 65 mentions supplémentaires connues dans la région du Poitou. S'interrogeant sur les conditions qui entourent ces autorisations de fortifier, l'auteur conclut très justement qu'elles furent très variées : certaines précèdent le début du chantier, d'autres ne font que régulariser une construction en cours, d'autres enfin viennent jalonner un chantier larvé sur plusieurs décennies. S'intéressant ensuite aux marchés et aux contrats passés pour la construction, Ph. Durand nous présente un document exceptionnel de 1396, le contrat pour la construction de la tour du Ris-Chauveron. Les aspects fonctionnels de la vie de château ne sont point laissés de côté non plus, les questions du guet et des effectifs des garnisons étant abordées. Enfin, l'auteur s'interroge sur la terminologie des édifices et la signification concrète des termes de *chastel*, maison-forte, hébergement ou hôtel.

Nous passerons plus rapidement sur l'efficace synthèse que livre Ph Durand sur l'architecture pratiquée dans les monuments de son corpus. Tous les aspects y sont abordés, depuis la structure générale des édifices jusqu'aux éléments de décor. En outre, l'analyse se nourrit une fois encore de l'ouverture offerte par des comparaisons avec de grands édifices poitevins.

Enfin, l'auteur aborde la question de la réception des grands modèles architecturaux, à l'échelle de ce petit territoire. Globalement, les formules du temps sont appliquées, mais avec peu de finesse et peu de détails, tandis qu'on note l'absence fréquente et notable des mâchicoulis, pourtant si répandus à cette époque. Plus particulièrement, l'auteur s'interroge sur le succès de la tour quadrangulaire à tourelles et du logis à tours, dont la source à l'échelle régionale pourrait se trouver dans la tour Maubergeon du palais de Poitiers, construite par Jean de Berry. En outre, Ph. Durand montre l'inspiration puisée au célèbre château du Plessis-Bourré par l'architecte de Bourg-Archambault, un parallèle aussi inattendu que convaincant. Le rôle de l'hôtel de la Grande Barre et de l'hôtel Fumé à Poitiers pour la diffusion d'un nouveau vocabulaire décoratif est également mis en avant. Parfois il est vrai, la réflexion est poussée jusqu'à des considérations un peu hardies. Par exemple, est-il vraiment pertinent d'affirmer que la tour royale de Vincennes serait l'inspiratrice de la tour-maîtresse de Forges, construite trois quarts de siècles plus tard et alors même que les tours quadrangulaires à quatre tourelles sont très répandues à cette époque ? Lorsqu'une forme architecturale connaît un tel succès dans le temps et dans l'espace, faut-il encore considérer qu'elle se réfère à un modèle particulier ? Il semble plus convaincant de penser que la formule, répondant efficacement aux besoins fonctionnels de tous les maîtres d'ouvrage, est tout simplement passée dans les mœurs. De la même façon, l'auteur semble surestimer quelque peu la portée de l'architecture philippienne du début du XIIIe siècle, car il est probable qu'au milieu du XVe siècle, nul constructeur ne pense encore à Philippe Auguste lorsqu'il donne à son château un plan rectangulaire avec tours cylindriques aux angles… Mais ces détails ne remettent nullement en cause la pertinence de la réflexion de l'auteur qui, une fois encore, ne reste pas fermé sur son corpus et l'enrichit d'exemples puisés dans d'autres régions.

On l'aura compris, les castellologues – pour employer un néologisme que l'auteur lui-même a contribué à diffuser – n'auront qu'à se réjouir de la thèse de Philippe Durand, dont la publication quoique tardive est amplement justifiée. Les seules réserves qu'on pourrait formuler tiennent à l'existence de nombreuses redites dans l'illustration, ainsi qu'à un usage vraiment exagéré et abusif – pour ne pas dire assommant – de la forme exclamative. Mais ce n'est là que le corollaire de la passion qui anime l'auteur depuis des décennies et qui trouve ici son plus bel aboutissement.

Denis Hayot

Nicolas Faucherre, Delphine Gautier et Hervé Mouillebouche (dir.), *Le nomadisme châtelain, IXe-XVIIe siècle*. Actes du 6e colloque international au château de Belle-Croix (14-16 octobre 2016), Chagny, Édition du centre de castellologie de Bourgogne (CeCaB), 2017, 26 cm, 373 p., [179] fig. et ill. en n. & bl. et en coul., très nbreuses cartes, tabl. - ISBN : 979-10-95034-08-7, 30 €.

L'ouvrage, consacré à l'«errance aristocratique» pour reprendre une formule également appropriée proposée par N. Faucherre en introduction, réunit 20 contributions balayant un large champ chronologique du Haut Moyen Âge au règne de Louis XIV. La majorité des auteurs s'attache à restituer, sources à l'appui, les itinéraires des princes et seigneurs au sein de leurs domaines et à recenser les raisons de ces nombreux déplacements liés à l'exercice de leur pouvoir, à la volonté de se montrer, à l'accomplissement de pèlerinages, à l'assouvissement de plaisirs cynégétiques ou encore à la consommation des biens produits sur l'ensemble du territoire. Ainsi J.-F. Boyer met-il en évidence l'exploitation par les Carolingiens dans l'ex-royaume d'Aquitaine de quatre palais utilisés à tour de rôle tous les quatre ans pour l'hivernage du souverain afin de ne pas affaiblir les réserves. Quant à J. Mesqui, soulignant que l'activité constructrice de Philippe le Bel en forêt d'Orléans fut indubitablement associée à la pratique assidue de la chasse, il apporte de nouveaux éléments majeurs intéressant le château de Montargis (voir dans ces colonnes la Chronique, p. 180-181).

Ces déplacements curiaux impliquaient une organisation matérielle et humaine enregistrée, pour l'Angleterre du XIIe siècle, par les rouleaux de comptabilité de l'Échiquier. Le souverain et son entourage occupaient alors temporairement les demeures royales dispersées partout dans le royaume et F. Madeline souligne qu'en dépit des incessantes pérégrinations, les approvisionnements attestent une volonté permanente de conserver l'apparat qui sied au roi : de très nombreux produits de luxe convergeaient donc vers la cour à grands frais. L'analyse par T. Martine du périmètre de mobilité des groupes aristocratiques de Lotharingie pour les Xe et XIe siècles lui permet de déceler un processus de militarisation progressive des lieux de pouvoir des comtes, qui s'accompagnent aussi d'une évolution : si ces derniers possédaient plusieurs châteaux, ils vinrent progressivement à en privilégier un, favorisant l'apparition de seigneurs châtelains. L'auteur constate pour cette époque un rétrécissement de l'horizon géographique des élites accompagné d'un repli domanial. Aux XIIe et XIIIe siècles, les seigneurs de Baux, étudiés par M. Poirier, circulaient fréquemment entre Marseille et Arles, deux villes autour desquelles s'étendaient leurs possessions ; leurs déplacements s'expliquent tant par les nécessités de la gestion de leurs domaines que par les relations entretenues avec les comtes de Toulouse et de Provence. Les mouvements des princes de Bar, au-delà d'itinérances lointaines liées à leurs participations à des conflits armés, sont

Société Française d'Archéologie

finement analysés pour la seconde moitié du XIVe siècle grâce à la richesse des documents émanant de l'administration comptable. C. Kraemer analyse les pratiques déambulatoires princières qui reflétaient un mode d'action politique et un souci de représentation sociale, auquel participait la mise en scène du cortège. À moindre échelle, les motivations étaient exactement les mêmes pour les seigneurs de Neufchâtel-Bourgogne (V. Muller) ou les sires de Thoire-Villars (F. Briffaz), vassaux des ducs de Savoie, ces derniers privilégiant pour leur voyage le réseau navigable (D. Cereia). Cet impératif de mobilités, constaté par Y. Coativy pour les ducs de Bretagne, est encore accru pour les Valois de Bourgogne, étudiés par V. Leman, dont les possessions étaient territorialement dispersées. Toutefois, grâce à des croisements statistiques, l'auteur met en évidence une sédentarisation progressive du pouvoir, processus rompu par le principat de Charles le Téméraire en raison de ses velléités guerrières. En parallèle, H. Mouillebouche précise le temps et la durée de résidence des ducs et duchesses à Dijon et éclaire également, par le biais des mentions d'archives, leurs modalités de déplacement.

Certains articles visent à éclairer d'autres aspects liés aux présences et absences du seigneur en son château. E. Litoux s'interroge sur la possible corrélation entre la vie itinérante du roi René d'Anjou et l'activité sur les nombreux chantiers qu'il a entrepris. Des connaissances acquises par des études d'archéologie du bâti sur ses lieux de résidence angevins, il ressort que le souverain, désireux de s'installer rapidement dans ses demeures, ne construisait pas *ex nihilo* et accordait des délais assez courts aux artisans. À Baugé ou à La Ménitré, il est même possible d'établir un lien entre la présence de René sur place et l'avancée des travaux. A. Kersuzan, pour sa part, s'intéresse à un autre aspect des allées et venues des princes de la maison de Savoie dans leurs logis sis dans les bailliages de Bresse et Bugey, à savoir leur entretien entre deux séjours. Les comptes dépouillés témoignent d'un grand nombre de menues réparations : ces interventions, toujours repoussées à la dernière minute, représentaient des sommes assez faibles, preuves des moyens limités des officiers en charge des demeures. J.-M. Poisson, partant du constat que beaucoup d'études récentes s'interrogent sur le statut, le recrutement et les fonctions du châtelain, mais jamais sur son lieu de vie, étudie l'installation et la résidence de ces officiers châtelains en Dauphiné. Chargés de percevoir les revenus comtaux, d'exercer la basse justice, de gérer économiquement et administrativement la châtellenie, ces officiers devaient nécessairement résider sur place. Jamais ils n'occupaient le logement comtal, mais disposaient d'une chambre liée à la grande salle où ils rendaient justice en l'absence du seigneur. Une simple cloison de planches pouvait suffire à isoler de l'espace semi-public le retrait du châtelain alors que parfois celui-ci disposait d'un véritable habitat indépendant à l'intérieur du château. Dans tous les cas, ces aménagements étaient à la charge des deniers comtaux. Enfin, deux contributions exposent des problématiques concrètes liées aux voyages curiaux abordés sous l'angle de la matérialité (M. Huynh), le transport du mobilier, et la question, loin d'être anecdotique, de la gestion pratique des prisonniers (P. Schœffler).

L'ensemble du volume propose ainsi au lecteur d'aborder divers aspects pratiques du voyage au Moyen Âge et de l'intendance nécessaire aux déplacements seigneuriaux. Aux articles s'attachant à déterminer avec précision les itinéraires et lieux de résidence curiaux, ainsi que tous les moyens indispensables aux déplacements et séjours de tant de personnes, s'ajoutent les communications problématisant davantage la question, essayant de déterminer par exemple quelle influence la présence du souverain a sur le déroulement d'un chantier de construction ou comment les logis sont entretenus pendant les absences seigneuriales, autant d'intéressantes pistes qui permettent de relier approches historiques et architecturales.

Julien Noblet

Villes

***Atlas historiques des villes de France (AHVF), Plan historique* et 2 t. (t. 1, *Notice générale*; t. 2, *Sites et Monuments*), Bordeaux, Ausonius, nombreuses ill. en coul. et n. & bl., non numérotées, 29 cm :**

***Agen*, Sandrine Lavaud et Ezéchiel Jean-Courret (coord.), *AHVF* 50, 2017, 670 p. - ISBN : 978-2-35613-184-3, 35 €.**

***Mont-de-Marsan*, Anne Berdoy (coord.), *AHVF* 52, 2018, 276 p. - ISBN : 978-2-35613-222-2, 30 €.**

***Périgueux*, Hervé Gaillard et Hélène Mousset (coord.), *AHVF* 53, 2018, 880 p. - ISBN : 978-2-35613-241-3, 40 €**

***Bayonne*, Frédéric Boutoulle, Ezéchiel Jean-Courret, Sandrine Lavaud (coord.), *AHVF* 54, 2019, 400 p. - ISBN : 978-2-35613-337-3, 35 €.**

L'entreprise de réalisation d'atlas historiques des villes, lancée à l'échelle européenne, avait donné jadis de beaux résultats en France : la collection *Atlas historique des villes de France*, créée par Charles Higounet, Jean-Bernard Marquette et Philippe Wolff, s'inscrivait dans les travaux promus par la Commission internationale pour l'histoire des villes. Entre 1982 et 1999, 46 fascicules furent publiés, la majorité d'entre eux concernant le Sud-Ouest (Aquitaine, Limousin et Midi-Pyrénées), avec de belles extensions septentrionales vers la Bretagne et l'Île-de-France notamment.

Après la disparition ou le retrait de ces inspirateurs, cette première production fut soumise à un examen critique qui conduisit à énoncer une nouvelle ambition. Il s'agissait de mieux mettre en valeur l'action des acteurs du développement de la ville, pour en offrir une vision plus dynamique et plurifactorielle, de montrer, en somme, la « fabrique de la ville » selon un terme maintenant convenu. Il fallait aussi s'appuyer, pour ce faire, sur les méthodes visant à identifier la suite des opérations d'élaboration du tissu urbain par une analyse intensive des traces laissées dans les plans les plus anciens : pratiquer une analyse spatio-temporelle en morphologue.

Une nouvelle impulsion à la rédaction d'atlas répondant à ces exigences a été donnée au sein de l'université Bordeaux Montaigne anciennement Bordeaux III, sous la conduite de Sandrine Lavaud et d'Ézéchiel Jean-Courret. Après deux galops d'essai consacrés à des petites villes des Pyrénées-Atlantiques, Oloron-Sainte-Marie (par Jacques Dumonteil en 2003) et Orthez (par Benoît Cursente en 2007), cette ambition a pris corps dans le cadre d'un programme de la Région Aquitaine intitulé : « Les villes-têtes de l'Aquitaine : approches historique, cartographique et comparative ». Il visait à réaliser des atlas historiques – selon le modèle établi pour celui de Bordeaux en 2009 (c.-r. *Bull. mon.*, 2011-3, p. 279-282) qui ouvrit la marche – de cinq villes de rang urbain supérieur à l'échelle régionale, en fait les préfectures. L'entreprise a tenu ses promesses puisque, en trois ans, sont venus s'ajouter, aux deux villes précitées et à Bordeaux, les volumes consacrés à Agen, Mont-de-Marsan, Périgueux et Bayonne.

Ces ouvrages volumineux sont tous composés de trois parties : la première est une « Notice générale » qui retrace dans le détail l'histoire du développement de la ville et, nouveauté, de son terroir, à l'échelle du plan cadastral le plus ancien ; la deuxième dite « Sites et monuments », est une collection

Société Française d'Archéologie

de notices monographiques, plus ou moins développées, sur tous les édifices et ensembles « publics » ; la troisième est le « Plan historique », dorénavant d'un très grand format, puisqu'il couvre tout le territoire de la commune et non pas seulement la ville, comme c'était le cas de l'ancienne formule. Cette cartographie, œuvre d'Ézéchiel Jean-Courret, est spectaculaire ; les plans sont, au vrai, peu maniables, mais ils sont heureusement relayés par de nombreux plans de détail de la ville étudiée, dans le corps des parties descriptives.

Chacune de ces monographies urbaines a sollicité plusieurs auteurs, mais en nombre raisonnable, ce qui donne un ton d'unité aux propos. La somme des documents figurés réunis est source d'une multitude d'informations nouvelles, beaucoup étant inédits ou peu connus. Une des nouveautés tient aussi – et enfin – à la prise en compte, pour Mont-de-Marsan, Périgueux et Bayonne, de l'architecture civile domestique, notamment médiévale : elle bénéficie de chapitres, ou sections de chapitre, plus ou moins développés dans la « Notice », mais non pas de monographies. L'habitat se voit ici reconnu comme un des constituants de la ville, mais il y a encore à faire pour qu'il lui soit donné toute la place qui lui revient comme matrice, tout autant que comme produit, du tissu urbain. À cet égard, les plans de repérage des unités d'habitation pourraient être améliorés ; ils étaient donnés à meilleure échelle dans la formule ancienne.

Ces petites réserves mises à part, ces gros ouvrages illustrent un haut niveau d'exigence dans le rendu des recherches de terrain et historiques, et proposent des synthèses parfaitement à jour, qui offrent des bilans sans équivalent. Ils mettent bien en évidence les dynamiques temporelles et spatiales à l'œuvre et confirment tout le parti à tirer des analyses morphologiques. Pour autant, des débats ne manqueront pas de s'ouvrir sur la dialectique entre « preuve » donnée par une analyse des plans, et « absence de preuve matérielle » des entités ainsi détectées. Le dialogue entre les morphologues et les chercheurs de terrain s'en trouvera stimulé.

On soulignera enfin la qualité formelle de ces ouvrages, le soin apporté à leur présentation, à leur pérennité, grâce à des reliures ou à des coffrets, selon le cas, et ceci pour un prix raisonnable, favorable à leur diffusion. On ne peut que souhaiter la poursuite et l'extension de l'entreprise aux autres régions de France, selon un format aussi ambitieux et des procédures aussi exigeantes.

Pierre Garrigou Grandchamp

Laurence Brissaud, avec les contributions de Marc Guyon, Catherine Lavier et Jean-Luc Prisset, *Le franchissement du fleuve à Vienne*, Montpellier, Éditions de l'Association de la Revue archéologique de Narbonnaise, 2018, 28 cm, 586 p., 425 fig. et ill. en n. & bl. et en coul., cartes, plans, tabl., glossaire. - ISBN : 979-10-92655-09-4, 45 €.

(*Revue archéologique de Narbonnaise*, supplément 48)

L'histoire et l'archéologie des franchissements du Rhône sur le territoire français sont encore un champ de recherches et d'investigations très ouvert, tant la matière est complexe et peu abordable par les moyens traditionnels. Récemment, le monumental ouvrage *Les ponts routiers en Gaule romaine* dirigé par nos confrères Guy Barruol, Jean-Luc Fiches et Pierre Garmy a donné deux articles généraux relatifs aux traversées de ce fleuve à l'époque antique [1] ; plus récemment encore, un supplément des *Dossiers d'Archéologie* fort intéressant a été consacré à la traversée du Rhône en Avignon [2], mais on est encore bien loin d'une vision d'ensemble sur les traversées à l'époque antique et durant le haut Moyen Âge.

Pour chacune de ces traversées, légendes, histoire et archéologie forment des mélanges qui laissent le plus souvent sur leur faim ceux qui recherchent leurs origines, et de ce point de vue, Vienne ne fait pas exception : depuis la Renaissance, nombreux sont les érudits qui ont tenté de percer leur histoire, et depuis quelques trois quarts de siècle, l'aménagement des rives du Rhône, puis l'archéologie préventive, ont nourri le dossier de façon considérable. Il est, bien sûr, inutile de rappeler l'importance des fouilles qui ont mis au jour un quartier suburbain en vis-à-vis de la cité elle-même, le magnifique ensemble de Saint-Romain-en-Gal. L. Brissaud, archéologue de formation, connaissait particulièrement bien ce site antique, qu'elle a fouillé depuis 1987 ; mais c'est à la, ou plutôt aux traversées du fleuve qu'elle a consacré sa thèse soutenue en 2014 et le très bel ouvrage publié sous les auspices des collectivités publiques les plus variées, montrant l'importance que revêt le sujet pour la connaissance de la géographie historique rhodanienne.

On pourrait s'attendre à un ouvrage où la technique le disputerait à l'érudition pour s'attaquer à cette question ; il n'en est rien, car c'est à une passionnante historiographie des traversées, et bientôt de l'urbanisme car elles ne peuvent en être dissociées, que nous invite L. Brissaud. On est ainsi introduit dans le site par le récit de la passion de saint Ferréol, et petit à petit on découvre Vienne au travers de la vie de saint Sévère, de la chronique d'Adon, puis du Cartulaire Lyonnais et de tous ses glosateurs. Bientôt, les historiens et les antiquaires commencent à retracer l'antiquité de la ville, et, alors que l'archevêque Jean de Bernin est crédité d'avoir reconstruit le pont sur le Rhône, c'est à l'empereur Trajan qu'on attribue sa fondation.

À partir de la fin du XVIIIe siècle, l'engouement des érudits pour la Vienne antique ne fit que croître ; ce furent les Pierre Schneider, Étienne Rey, Charles Jaillet et d'autres, qui dressèrent de fabuleuses restitutions de la ville et du franchissement du Rhône par le pont de Trajan. De tous ceux-là, le deuxième fut le plus visionnaire, puisqu'il restitua dans la topographie antique trois ponts romains : l'un au nord, en face de Saint-Romain-en-Gal, l'autre à l'emplacement du pont de Trajan, enfin un troisième au sud qu'il appelait pont-aqueduc. Mais la science n'allait véritablement commencer de progresser qu'avec le travail mené par Gabriel Chapotat, qui suivit attentivement dans les années 1940-1960 les travaux menés par la Compagnie nationale du Rhône, exhibant des pieux de bois révélant pour la première fois les indices de structures construites dans l'eau pour le franchissement du fleuve ; contre toute attente, elles ne se trouvaient pas dans l'axe du pont médiéval, ruiné à partir du XVIIe siècle, mais plus au nord.

L'archéologie du dernier tiers de siècle a permis de montrer avec éclat la bipolarité de la Vienne antique, dont le développement en rive droite a été révélé par les fouilles de Saint-Romain-en-Gal ; les recherches menées par L. Brissaud, avec les collaborations dont elle a pu bénéficier de la part des ingénieurs et des archéologues, l'amènent à confirmer la vision esquissée par Rey voici plus d'un siècle et demi. La démonstration est étayée par une documentation très importante : relecture de tous les documents d'archives, analyses des pieux de bois trouvés en rivière (et en particulier de ceux qui avaient été trouvés par Guillaume Chapotat), classement et typologie des sabots de pieux (menés par Marc Guyon, qui avait consacré il y a une vingtaine d'années une thèse remarquée portant sur ces dispositifs), relevés bathymétriques du fond du fleuve menés avec la Compagnie nationale du Rhône, sont utilisés et croisés sans relâche pour tisser, en regard de l'évolution de l'urbanisme, une nouvelle proposition sur celle des traversées par des ponts.

Société Française d'Archéologie

De façon presque contre-intuitive, la démonstration conduit à identifier deux traversées antiques majeures, au nord en face de Saint-Romain-en-Gal, et au sud de l'agglomération romaine ; le plus clairement visible dans les relevés bathymétriques est celui du sud, dont l'auteur pense qu'il fut le deuxième à voir le jour, sous la forme d'un pont à piles de pierre. Sans doute les travaux menés depuis deux siècles sur le lit du Rhône ont-ils fait disparaître bien des traces du pont nord, qui desservait la grande artère de Saint-Romain et aboutissait au nord de la Gère, le second cours d'eau desservant Vienne ; mais les irrégularités du relevé bathymétrique et l'existence des pilotis en rive droite suffisent à en assurer l'existence, même si l'on ne peut tirer de conclusion définitive sur sa structure (pont de bois ou pont de pierre ?).

Mais celui pour lequel demeure le mystère est le troisième pont, celui du Moyen Âge, réputé avoir été fondé par Trajan ; si une datation archéométrique permet d'envisager une date du IXe siècle pour l'un des pieux, rien ne permet encore de savoir si ce pont reconstruit par Jean de Bernin le fut sur les restes d'un ouvrage antique ; mais l'auteur a bon espoir qu'un jour l'archéologie subaquatique permette de faire des investigations dans les fondations de ses piles, qui demeurent en place malgré le déroctage.

L'ouvrage, écrit de façon claire et fluide, aurait probablement pu être introduit par un très bref rappel sur le Vienne antique et médiéval, car le plongeon dans le Rhône et la Gère est instantané ; mais le lecteur deviendra vite familier de cette topographie grâce à la superbe illustration, extrêmement riche, comprenant de nombreuses reproductions de documents anciens, des plans et des cartes en couleur, et plus généralement des photographies nombreuses. Il est suivi par des annexes techniques fort utiles, ainsi que par un glossaire technique, une bibliographie extensive, et un fort utile recueil de petites notices biographiques des personnalités qui ont marqué l'historiographie de la traversée.

Jean Mesqui

1. Guy Barruol, Jean-Luc Fiches et Pierre Garmy (dir.), *Les ponts routiers en Gaule romaine*, Montpellier-Lattes, Éditions de l'Association de la *Revue archéologique de Narbonnaise*, 2011. Voir dans ce volume : Jean-Paul Bravard et Mireille Provansal, « Le franchissement du Rhône antique. Métamorphoses fluviales et première esquisse taphonomique à l'échelle de la vallée », p. 431-442 ; Philippe Leveau, « Traverser le Rhône à l'époque romaine : contraintes techniques et géographie de la circulation », p. 443-471.

2. « Le pont d'Avignon. Dix siècles d'histoire », *Dossiers d'Archéologie*, hors-série nº 30, juin 2016.

***Béziers, hôtels particuliers & demeures remarquables. Des racines, des pierres et des hommes. Histoire d'une évolution urbaine*, Béziers, Société archéologique, scientifique & littéraire de Béziers, 2017, 30 cm, 480 p., nombreuses fig. en n. & bl. et en coul. - ISBN : 978-2-9558400-3-0, 38 €.**

(Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers, SASLB, *Cahiers* 29)

La ville de Béziers est trop négligée par la recherche et l'intérêt patrimonial de son architecture civile, tant médiévale que moderne, est très sous-estimé. Seul son passé antique a suscité de nombreuses recherches et publications. Pourtant de nombreux indices et un mince filet d'observations et de brefs comptes-rendus d'opérations de sauvegarde ont, depuis longtemps, averti les connaisseurs de la grande richesse de son patrimoine. La carence de connaissances et de publications a d'ailleurs facilité la multiplication des mauvais traitements infligés au bâti ancien du cœur de la ville, sans surveillance archéologique, causant des pertes aussi douloureuses que scandaleuses.

En ce qui concerne l'architecture médiévale, rares étaient les articles, depuis les repérages pionniers d'Ernest Sabatier [1], qui avaient attiré l'attention sur l'intérêt des édifices civils [2]. La Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers, bien consciente de ces carences, a décidé de procéder par ses propres moyens à un solide pré-inventaire de l'habitat intra-muros, qu'elle livre dans un gros volume bien illustré, accompagné de synthèses fournies introduisant chaque période chronologique. En ce qui concerne le Moyen Âge, elles sont de la plume de Monique Bourin pour l'histoire (« D'un siège à l'autre [1209-1421]. Deux siècles d'une histoire tumultueuse », p. 29-34) et de Frédéric Mazeran pour l'architecture (« Béziers à l'époque médiévale », p. 35-53 ; « Béziers aux XVe et XVIe siècles », p. 59-66). Ces chapitres, en dépit de leur brièveté, proposent une première mais solide approche de l'habitat, avec une carte de repérage. Des compléments sont apportés par les notices de sept édifices importants : la « Maison de la Notairie » (p. 113-116), « L'hôtel Baderon de Maussac & de Thézan-Saint-Geniez, 39, place Pierre Sémard » (p. 120-125), « L'hôtel Cristol, 10, rue du Capus » (p. 127-135), « L'hôtel Boyer de Sorgues, 5-7, rue Mairan » (p. 137-144), « L'ancien Présidial » (p. 147-149), « L'hôtel Bonnet de Maureilhan » (p. 173-177) et « L'hôtel 6, rue Tourventouse et rue du Collège » (p. 182).

Ces contributions établissent sans conteste l'intérêt des édifices conservés, qui ne sont probablement qu'une partie de ce que cachent encore beaucoup d'immeubles anonymes, tels les plafonds peints médiévaux dont les découvertes se multiplient [3]. Elles rendent très désirable la conduite d'études comparables à celles dont a bénéficié Montpellier : une meilleure connaissance de l'architecture bitteroise, cousine de celle de la ville des Guilhems, rendrait justice au passé médiéval dynamique de Béziers et contribuerait à mieux caractériser l'architecture de l'habitat urbain languedocien des XIIe-XVe siècles. L'ouvrage rendra de précieux services, non seulement aux médiévistes, auxquels cette recension s'adresse, mais également aux modernistes, qui y trouveront une matière abondante, rigoureusement présentée et bien illustrée.

Pierre Garrigou Grandchamp

1. Ernest Sabatier, « Les vieilles maisons de Béziers », *Bull. SASLB*, 1re sér., 4, 1839, p. 165-190 ; 6, p. 269-275 ; 2e sér., 13, 1886, p. 206 et 452.

2. Brigitte Bonifas, « Découverte d'une fenêtre médiévale à Béziers », *Arch. Midi médiéval*, 5, 1987, p. 175-176 ; *ead.*, « Maisons des XVe-XVIe siècles à Béziers (Hérault) », *Arch. Midi médiéval*, 7, 1989, p. 107-124 ; Olivier Ginouvez *et alii*, « Maisons médiévales sur le site de l'amphithéâtre antique de Béziers (Hérault) », *Arch. Midi médiéval*, 26, 2008, p. 167-197.

3. Jacques Peyron, « Une salle armoriée à Béziers (Hérault) », *Cahiers d'Héraldique*, IV, 1983, p. 131-135 ; *ibid.*, « Deux charpentes décorées de Béziers », *Bull. SASLB*, 7e sér., 1, 1989-1990, p. 19-30 ; Elian Gomez, « Quelques exemples de plafonds peints médiévaux et tardo-médiévaux à Béziers », dans *Plafonds peints médiévaux en Languedoc*, Monique Bourin et Philippe Bernard (dir.), Presses Universitaires de Perpignan, 2009, p. 173-185.

Nick Holder, *The Friaries of Medieval London. From Foundation to Dissolution*, Woodbridge, The Boydell Press, 2017, 24,5 cm, 363 p., 91 fig. en n. & bl., 20 tabl., cartes, index général. - ISBN : 978-1-78327-224-2, 50 £.

(*Studies in the History of Medieval Religion*)

Le livre que consacre Nick Holder aux couvents des ordres mendiants érigés à Londres est aussi stimulant que paradoxal. Le paysage architectural médiéval londonien est en effet un des mieux connus parmi ceux des métropoles européennes, car il a été étudié intensivement. Pourtant c'est le moins bien conservé, du fait de l'accumulation des destructions opérées par le « Grand incendie » de 1666, la modernisation des deux siècles suivants et les bombardements de la Seconde

Société Française d'Archéologie

Guerre mondiale. Quant à l'architecture des ordres religieux, elle a subi, par suite de la réforme d'Henry VIII, des destructions sans égales en Europe pour cette catégorie d'architecture ; la situation est encore plus marquée pour ce qui est des couvents urbains, à l'instar du triste sort qui a d'ailleurs souvent été réservé aux couvents des mendiants dans d'autres pays, dont le nôtre.

C'est sous le signe de ce double paysage en ruine que N. Holder s'est lancé dans une entreprise audacieuse : elle visait à retracer l'histoire de la fondation des couvents, de leur développement, puis de leur suppression, tout en proposant une restitution de leurs emprises, accompagnée d'une description des édifices, puis d'une évocation de leur « fonctionnement », interne, et surtout en rapport avec la ville. Issu d'une thèse de doctorat, l'ouvrage s'ordonne donc fort logiquement en deux grandes parties : la première, de type monographique, s'attache à livrer toutes les connaissances disponibles sur chacun des neuf couvents ; la deuxième est thématique et fait le point sur diverses matières, aussi bien concrètes (typologie des églises, études des enclos des couvents, vocabulaire architectural, pavements de sol, approvisionnement en eau et traitement des effluents), qu'immatérielles (ressources et économie domestique, vie spirituelle et formation au sein des couvents, pratiques funéraires et mémorielles, rapports entre les mendiants et les habitants).

Le défi pouvait sembler relever d'une présomption excessive pour deux raisons : les sources sont peu généreuses, et très inégales selon les établissements ; la rareté des vestiges, du fait de la radicalité des destructions, en outre anciennes, presque toutes ayant réalisées dans les décennies ayant suivi la dissolution des monastères prononcée en 1538. Il a néanmoins été relevé avec brio en convoquant, selon une méthode de plus en plus fréquemment mise en œuvre, toutes les ressources possibles : sources écrites et figurées (dont tous les types de plans et de représentations) ; multiples rapports de fouilles (bien qu'ils ne concernent en général que de petites emprises) ; maigres vestiges architecturaux en place ou parfois déplacés ; collections des musées et des dépôts archéologiques, etc.

Le lecteur perçoit sans peine l'ampleur des pertes que représente la disparition de tous ces couvents, la plupart érigés sur un grand pied grâce au soutien des monarques et de leurs épouses, accompagnés par des Grands et le peuple de Londres, auprès duquel ces religieux étaient fort populaires. Or ils le restaient toujours au tournant des XVe et XVIe siècles, ce qui rend encore plus poignant l'effacement si rapide d'institutions qui composaient une belle part du paysage urbain et participaient avec dynamisme à l'encadrement de la population. L'auteur parvient à restituer avec précision les emprises des couvents, souvent immenses pour les quatre principaux ordres, ainsi que les plans de masse ; il peut évoquer les édifices majestueux qui s'élevaient en leur sein, d'abord les très vastes églises et, dans une moindre mesure, les bibliothèques, dont l'importance tenait à l'organisation par les dominicains, les franciscains et les augustins, d'un organe de formation important, un *studium generale*, au sein de chacun de leurs couvents. Plusieurs des églises, sommées de flèches élégantes, comptaient au rang des plus belles réalisations des styles *decorated* et *perpendicular* et leur prise en compte est nécessaire pour une pleine appréciation de la floraison architecturale des deux derniers siècles du Moyen Âge à Londres. Une minutieuse étude des quelques chapiteaux retrouvés et de la modénature des voûtes et des baies contribue à en préciser l'image, tout comme la section qui traite des pavements de carreaux vernissés illustre la somptuosité des finitions. (Ces deux chapitres sont de la main de collaborateurs, Mark Samuel pour les éléments d'architecture et Ian Betts pour les carreaux de pavements).

N. Holder n'oublie pas de traiter de la courte vie de plusieurs ordres (Sack Friars et Pied Friars), qui disparurent rapidement après les décisions prises en 1274 par le pape Grégoire X au concile de Lyon, soucieux de concentrer les forces vives sur les ordres principaux. Surtout, il propose un tableau vivant des pratiques au sein des enclos, montrant combien ils étaient des lieux de vie aux usages contrastés : espaces calmes pour la vie conventuelle ; rendez-vous animés, pour les prêches, par les fréquentes réunions profanes de diverses institutions (dont les guildes et les fraternités), par la fréquentation des bibliothèques, ouvertes au clergé séculier ; enfin, bien sûr, par les nombreuses cérémonies d'inhumations. L'auteur explique à merveille la façon dont s'ordonnaient toutes ces dynamiques ; ces enclos se décomposaient moins en lieux séparés (pour les clercs et pour les laïcs), qu'ils s'organisaient autour d'usages définis par des routes, qui traçaient les itinéraires à emprunter par ces flux de visiteurs-usagers.

Le panorama ainsi offert est appuyé par un appareil de plans très pédagogiques, qui trouve un bel accomplissement dans les planches comparatives offertes p. 194-198. On espère que ce livre, qui atteint pleinement les buts qu'il s'était fixés, fera des émules, afin que soit donnée aux études sur l'architecture des mendiants la place qui devrait leur revenir au regard de leur importance dans l'histoire des sociétés urbaines, tout autant que de celle de l'architecture.

Pierre Garrigou Grandchamp

Sculpture médiévale

Ludovic Nys et Benoît Van den Bossche (dir.), *Sculpture gothique aux confins septentrionaux du royaume de France*, Villeneuve-d'Ascq, Revue du Nord, Université de Lille. Sciences humaines et sociales, 2017, 29,5 cm, 220 p., 180 fig. et ill. en n. & bl. et en coul., plans, 2 index (noms de personnes et de lieux). - ISBN : 979-10-93095-10-3, 45 €.

(Collection *Art et Archéologie*, n° 25, 2017)

L'ouvrage collectif dirigé par Ludovic Nys et Benoît Van den Bossche, dresse un panorama de la sculpture monumentale du nord de la France au XIIIe siècle, autour de deux chantiers principaux : la cathédrale de Thérouanne et la collégiale de Saint-Omer. L'étude du contexte historique en Artois à cette époque (Xavier Hélary, « Le comté d'Artois et la royauté capétienne au XIIIe s. ») s'enrichit d'une analyse des liens privilégiés qui existaient alors entre le clergé de la cathédrale de Thérouanne et celui de la collégiale de Saint-Omer (Jean-Charles Bédague, « La cathédrale de Thérouanne et la collégiale de Saint-Omer au XIIIe siècle. Des destins croisés »).

La *Deesis* de Thérouanne, dit le « Groupe du Grand Dieu de Thérouanne », un ensemble bien connu et étudié de trois sculptures en ronde bosse de très grande qualité, est conservée dans le bras nord du transept de la collégiale de Saint-Omer où il fut déposé lors de la destruction de la cathédrale de Thérouanne en 1553. Pieter Martens (« La destruction de la cathédrale de Thérouanne en 1553 et le sort de son portail ») restitue la place que cet ensemble occupait dans le bâtiment disparu à l'aide de documents graphiques anciens et retrace l'histoire fine de son sauvetage. La *Deesis* de Thérouanne était précédemment datée de 1230 environ (W. Sauerländer, *La sculpture gothique en France 1140- 1270*, Paris, 1972, p. 468 et pl. 176-177). Emmanuelle Opigez-Thomassin (« Iconographie du portail

Société Française d'Archéologie

de Thérouanne. Interprétation») conduit une analyse iconographique détaillée de ce groupe monumental représentant le Christ trônant entre la Vierge et saint Jean agenouillés (provenant probablement du gâble d'un portail du Jugement dernier) et expose la symbolique du socle du trône où la représentation de Babylone jouxte celle de la Jérusalem céleste. Elle attire l'attention sur un détail iconographique singulier – la couronne d'épines sur la tête du Christ dans le contexte d'un portail du Jugement dernier – qui distingue ce groupe de tous les portails du Jugement dernier précédents (Paris, Chartres sud, Amiens). L'auteur met en relation cet élément iconographique de la statue du Christ de Thérouanne avec l'achat de la relique de la couronne d'épines en 1239 par Louis IX, frère du comte d'Artois Robert, et date ainsi le groupe de la *Deesis* d'environ 1239.

Le portail sud de la collégiale de Saint-Omer posait depuis longtemps un problème de datation et de situation dans l'histoire de la construction de l'édifice. Selon plusieurs auteurs dont Jacques Thiébaut (*Nord gothique*, Paris, 2006, p. 381), au XIIIe siècle le bras sud du transept ne comportait que deux travées qui s'achevaient par un portail exécuté entre 1250 et 1275. Selon cette hypothèse, le bras de transept fut allongé de deux travées au XIVe siècle et le portail fut démonté et reconstruit dans la nouvelle façade fermant le transept. L. Nys, B. Van den Bossche et leurs co-auteurs réfutent définitivement cette hypothèse sur la base d'études architecturales, matérielles et iconographiques. Ils prouvent que le portail fut érigé à sa place actuelle, au bout des quatre travées du transept, vers 1270. Delphine Hanquiez et Michalis Olympios (« Le déroulement du chantier de construction du chœur et du bras sud du transept de la collégiale Notre-Dame de Saint-Omer») analysent avec soin chacune des phases de construction du chœur et du transept depuis les maçonneries romanes jusqu'aux dernières transformations gothiques.

Dans cet ouvrage, l'histoire de l'art s'appuie sur des études matérielles très approfondies et bien menées. Francis Tourneur (« Une réalité géologique : les matériaux lithiques exploités en Artois») expose les types de roches disponibles en Artois, les pierres à bâtir et à sculpter et les carrières d'extraction de ces pierres. Il consacre ensuite un chapitre aux types de pierres utilisées à Saint-Omer : des calcaires et des grès d'une grande variété. Frans Doperé (« Ce que disent les traces d'outils au sujet du bras sud du transept de la collégiale de Saint-Omer et son portail») analyse les techniques de taille pour chaque type de pierre utilisée – craie, pierre de Marquise, calcaire de Tournai, grès quartzitique – et aboutit à une chronologie fine du chantier de la collégiale.

Dans la première moitié du XIIIe siècle, la construction commença par l'enveloppe du déambulatoire et de la façade du bras sud du transept. Elle se poursuivit avec les travaux dans le chœur, les deux premières travées de chacun des bras du transept et le portail du bras sud. Au XIIIe siècle, la troisième et la quatrième travée conservaient encore des maçonneries et des supports romans (XIIe siècle) et assuraient le lien entre les deux parties construites au XIIIe siècle : la deuxième travée et le portail érigé à l'extrémité méridionale de la quatrième travée. Après une interruption, le chantier reprit au XIVe siècle par la construction en style gothique des troisième et quatrième travées du bras sud du transept. Cet ordre de construction est tout à fait inhabituel et la restitution de sa progression est d'un grand intérêt pour l'étude de la mise en œuvre des portails gothiques et des portails en général.

Le chapitre rédigé par Marie Lekane, Ludovic Nys, Benoit Van den Bossche et Emmanuel Joly sur les jalons chronologiques et la critique d'authenticité du portail sud de Saint-Omer éclaire l'histoire complexe de cet ensemble sculpté dans lequel presque chaque siècle a laissé une trace. Les auteurs corrigent la datation traditionnelle (1260) des parties originales du portail – les piédroits, le linteau, les voussures, les maçonneries des ébrasements – et les datent pour des raisons archéologiques et iconographiques de 1270. Le mauvais état de conservation et les questions d'authenticité du tympan avaient depuis longtemps entravé l'étude de la sculpture du portail. Par un examen minutieux reposant sur l'observation des traces d'outils et des particularités stylistiques des personnages du tympan, les auteurs datent l'exécution de ses sculptures du XVIIe siècle. Ils démontrent qu'il ne s'agit pas d'une réfection de quelques têtes ou des retailles en surface mais bel et bien du remplacement du tympan dans sa totalité. Nos propres recherches sur la mise en œuvre des portails, nous conduisent à suivre les auteurs dans leur opinion que, même si l'archivolte et les voussures restent en place, il est tout à fait possible de démonter et remplacer les blocs originaux du tympan sans mettre en péril le portail et la façade. Ils localisent les remaniements effectués au XIVe siècle, ceux du début (la Vierge au trumeau) et ceux de la deuxième moitié (dais des ébrasements et maçonnerie de la façade méridionale du transept) ainsi que les restaurations du XIXe siècle (tête de la Vierge du trumeau, colonnes des ébrasements, soubassement du trumeau et de l'ébrasement gauche) et du XXe siècle (partie de l'archivolte et soubassement de l'ébrasement droit). Ils livrent les conclusions de leur minutieuse enquête dans un relevé coloré qui met en évidence l'étendue précise de chaque intervention et aide le lecteur à comprendre cet ensemble complexe.

Les deux thèmes présents dans le portail – le Jugement dernier et le récit hagiographique de la vie de saint Omer – ont conduit les auteurs à scinder l'étude iconographique en deux chapitres distincts. Marie Lekane, Ludovic Nys et Benoit Van den Bossche étudient l'iconographie du tympan et de l'archivolte dans le contexte de la sculpture monumentale du XIIIe siècle. Rémy Cordonnier (« Iconographie du soubassement du portail sud de Notre-Dame de Saint-Omer») compare scène par scène le ms. 698 de la bibliothèque de l'agglomération de Saint-Omer, la *Vie de saint Omer* (fin XIe siècle), et les fragment originaux du soubassement du portail datables des années 1260-1263 et déposés à la fin du XXe siècle dans le bras nord du transept. Par rapport aux portails du Jugement dernier du XIIIe siècle de Paris, Reims, Amiens et Bourges, le portail de Saint-Omer présente une singularité majeure : le Christ est représenté debout et non assis sur un trône. Pour les auteurs, la source de ce trait iconographique unique du portail audomarois (v. 1270) gît dans la page enluminée du Jugement dernier du ms. 3516, fol. 154v, de la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris, daté de peu avant 1268, une comparaison inédite. La miniature montre elle aussi le Christ debout et elle est insérée dans le manuscrit entre le *Lucidaire* (l'*Elucidarium* d'Honorius d'Autun, daté de 1100 et attribué actuellement à saint Anselme) et un poème consacré au Jugement dernier, donc dans le même contexte que le thème du portail. La représentation du Christ debout, portant la couronne d'épines et montrant ses plaies, insiste sur son rôle de sauveur et sur son retour triomphal lors de la Seconde parousie (Mt 24, 3-31) au détriment de son rôle de juge trônant.

L'étude formelle de la sculpture du portail de Saint-Omer n'a pas donné lieu à un chapitre particulier – peut-être à cause de la rareté des figures du XIIIe siècle,

Société Française d'Archéologie

situées surtout dans les voussures et dans les consoles du portail – et les questions de style, dans le chapitre sur la chronologie et la critique d'authenticité, sont traitées avec une grande prudence.

Les études iconographiques du portail de Thérouanne et du portail de Saint-Omer sont extrêmement minutieuses et novatrices, introduisant des comparaisons avec des enluminures et des sources exégétiques très riches. La question complexe du rapport entre le portail du XIIIe siècle et le bras du transept construit en partie au XIVe siècle est résolue de façon magistrale grâce à l'approche pluridisciplinaire, notamment le croisement de l'archéologie du bâti avec l'analyse architecturale et iconographique.

Iliana Kasarska

Vitraux

Elena Kosina, *Die mittelalterlichen Glasmalereien in Niedersachsen, ohne Lüneburg und die Heideklöster* unter Verwendung von Vorarbeiten von Ulf-Dietrich Korn, Berlin, Deutscher Verlag für Kunstwissenschaft, 2017, 32 cm, 647 p., 489 fig. et ill. en n. & bl. et en coul. dans le texte, 357 pl. en n. & bl. h. t., plans, schéma, carte, 3 index (iconographie et matière ; personnes ; lieux). - ISBN : 978-3-87157-244- 9, 98 €.

(Corpus Vitrearum Medii Aevi Deutschland VII, Niedersachsen 1)

Elena Kosina présente le volume VII, 1 du Corpus Vitrearum allemand, qui couvre tous les lieux ayant conservé des vitraux médiévaux de Basse-Saxe, à l'exception de la ville et des monastères de la lande de Lunebourg (*Lüneburger Heide*) publiées il y a presque trente ans (Rüdiger Becksmann et Ulf-Dietrich Korn, *Die mittelalterlichen Glasmalereien in Lüneburg und den Heideklöstern*, Berlin, 1992). Si l'on considère la totalité des vitraux médiévaux conservés sur le territoire du Land actuel, on constate une nette concentration sur la partie orientale, entre Göttingen au sud et Lunebourg au nord. L'auteur fournit une étude approfondie et un catalogue complet classé par ordre alphabétique des vitraux médiévaux de la région basé sur les travaux préparatoires menés par Ulf-Dietrich Korn depuis 1966. Elle montre en détail les multiples liens entre les œuvres, leurs relations avec les monuments des régions voisines, avec d'autres genres artistiques comme la peinture, l'enluminure et la sculpture. Souvent les problèmes posés par la situation isolée des vitraux et le manque de documentation entravent son argumentation. L'auteur n'hésite donc pas à rappeler les limites de la méthode classique de l'histoire de l'art, qui attribue aux œuvres une place dans un contexte historique et artistique.

Les vitraux présentés dans le volume forment cinq catégories : un premier groupe comprend les œuvres qui rayonnent au-delà de la région et occupent une certaine place dans l'histoire de l'art de l'Allemagne du Nord (Brunswick, Bücken, Goslar, Hanovre, Helmstedt, Lage, Northeim, et Uelzen). Un deuxième groupe est formé par des vitraux découverts lors des fouilles (entre autres Barthe, Brunshausen, Ihlow, Lunebourg et Wulsdorf). Ensuite, un certain nombre d'œuvres sont conservées dans des collections parmi lesquelles le Niedersächsisches Landesmuseum et l'August Kestner Museum à Hanovre sont les plus connus. Enfin, l'auteur avait à traiter des vitraux qui ne représentent que des traces infimes d'ensembles jadis beaucoup plus étendus (Esperke, Nettlingen, Otze, Plate, Verden). Finalement, E. Kosina inclut dans le catalogue deux ensembles qui datent d'après 1550, qui est normalement la limite chronologique pour les catalogues des vitraux du Corpus allemand (Goslar, anciennement dans la collégiale Saint-Simon-et-Saint-Jude, entre 1564 et 1657 et Brunswick, anciennement dans l'église Sainte-Catherine, 1553).

En regardant de plus près quelques exemples de la première catégorie, il faut constater qu'à l'exception du vitrail des saints patrons de l'église Saint-Côme-et-Damien (*Marktkirche*) à Goslar et des scènes de la Passion du Christ de la paroissiale de Northeim, la plupart de ces ensembles sont très restaurés. Cependant, en analysant méticuleusement les parties originales des œuvres, E. Kosina réussit à avancer des hypothèses fondées, en les replaçant dans le développement de l'histoire de l'art régional. Sa démarche est autant plus remarquable que, jusqu'à une époque récente, les pertes des vitraux de Basse-Saxe étaient considérables. Rien n'est conservé dans les villes épiscopales de Minden, Hildesheim et Osnabrück ainsi que dans les deux états-villes de Brême et Hambourg qui étaient des centres artistiques importants. Un mois avant la fin de la Seconde Guerre mondiale, la grande verrière occidentale de l'abbatiale cistercienne d'Amelungsborn (vers 1360) fut détruite. Seuls des fragments et des photos en noir et blanc gardent le souvenir de cet ensemble qui formait un grand écran lumineux derrière l'autel majeur.

Le vitrail hagiographique de Saint-Côme-et-Damien (*Marktkirche*) de Goslar est certainement l'œuvre la plus importante et la mieux conservée parmi celles traitées dans ce volume. E. Kosina rapproche avec justesse le vitrail de peintures murales et de tableaux de la période située entre 1240 et 1270. Bien que la place du vitrail de Goslar proposée par l'auteur soit convaincante, la question se pose de savoir si une date au-delà de 1270 n'est pas trop tardive. D'ailleurs, aussi bien Hans Wentzel (*Meisterwerke deutscher Glasmalerei*, Berlin 1951, p. 27) que Louis Grodecki (*Le vitrail roman*, Fribourg, 1977, p. 244-247) ont placé cette verrière vers le milieu du XIIIe siècle.

Les quatre scènes de la Passion du Christ conservées dans la paroissiale de Northeim, à peu de distance de Göttingen, ont compté selon Hans Wentzel parmi les peintures monumentales les plus remarquables du nord de l'Allemagne de la fin du XVe siècle. Ces vitraux proviennent du chœur, mais au cours de la restauration de la fin du XIXe siècle, ils furent remontés dans les baies du bas-côté nord de la nef. D'après une chronique, le chœur de la paroissiale fut achevé en 1478. À juste titre, E. Kosina suppose qu'à cette date, les baies du chœur furent également vitrées, mais leur place dans l'histoire de l'art est moins facile à déterminer. Les vitraux montrent des traits caractéristiques de la peinture de Hambourg et de Lunebourg du troisième quart du XVe siècle, mais l'auteur observe également des tendances plus récentes spécifiques des ateliers de Göttingen de la fin du XVe siècle.

Le vitrail roman de Basse-Saxe est seulement représenté par de modestes fragments provenant de l'ancienne collégiale de Brunswick (1188-1194) et de l'abbatiale de Marienberg à Helmstedt (vers 1200). Avec deux panneaux d'un arbre de Jessé de l'église de Veitsberg en Thuringe orientale (vers 1180, voir c.-r. *Bull. mon.*, 2019-1, p. 86), les deux saints de Brunswick comptent parmi les rares témoins de l'art du vitrail à la cour de Henri le Lion, duc de Saxe, plus connu comme commanditaire de manuscrits enluminés. Dans l'église du monastère de Marienberg à Helmstedt, six apôtres groupés par deux sous des arcades disposées les unes sur les autres dans une fenêtre du transept nord ont, pour des raisons historiques, aussi été probablement créés dans un atelier de Brunswick. E. Kosina propose à juste titre une date autour de 1200. Elle a également associé deux panneaux conservés depuis les années 1920 dans la chapelle du château Zamoyski à Adampol (province de Lublin, Pologne) à ce groupe. Puisqu'il s'agit de deux scènes de la vie du

Société Française d'Archéologie

protomartyr, il est plus vraisemblable que les panneaux d'Adampol proviennent de la paroissiale Saint-Étienne de Helmstedt. E. Kosina pense que les panneaux sont plus récents que ceux de Marienberg. En revanche, dans une étude récente, Dobrosława Horzela et Marta Kamińska (« Kwatery witrażowe z dawnej kolekcji Zamoyskich w Adampolu : W kręgu dolnosaskiej sztuki około 1200 », *Rozprawy Muzeum Narodowego w Krakowie*, Seria nowa, t. 10, 2017, p. 33-75) remontent leur date avec de bonnes raisons vers 1200, mais confirment l'hypothèse d'E. Kosina quant à l'origine des panneaux.

Le plus grand ensemble de vitraux de Basse-Saxe du XIIIe siècle est conservé dans le chœur de l'ancienne collégiale de Saint-Maternien-et-Saint-Nicolas de Bücken situé au bord de la Weser entre Brême et Minden. Une restauration radicale de 1863-1865 a largement privé les trois verrières de leur substance originale. Cependant, en réunissant un cycle de la Passion du Christ et des scènes liturgiques, l'iconographie de la verrière dans la baie d'axe est d'une très grande originalité. E. Kosina peut montrer que les inscriptions latines correspondent aux enseignements de l'Élucidaire allemand, compilé d'après des textes de Honorius Augustodunensis. Stylistiquement parlant, la verrière de la Passion de Bücken ne montre plus d'attaches dans la région. Les œuvres les plus proches se voient surtout sur l'île de Gotland dans la mer Baltique (Rone, Sjonheim, Lojsta, Skokloster et Endre, pour ces sites voir le volume du Corpus Vitrearum Medii Aevi sur la Scandinavie publié en 1964). La localisation de l'atelier producteur reste controversée. Hans Wentzel et Aron Anderson ont pensé à Lübeck, tandis qu'E. Kosina hésite entre Brême à qui Ulf-Dietrich Korn s'est référé, et Minden proposé par Rüdiger Becksmann. Les vitraux représentant les vies de saint Maternien de Reims et de saint Nicolas qui flanquent la baie d'axe de Bücken ont été créés par le même atelier, mais par des peintres verriers formés dans un autre milieu artistique, probablement en Westphalie.

R. Becksmann et U.-D. Korn ont montré que les ateliers de Lunebourg étaient florissants autour de 1400. Selon les archives, sept peintres verriers étaient actifs dans la ville à cette époque. Deux vitraux représentant Charlemagne et un chevalier de l'Ordre de Saint-Jean de la commanderie de Lage au nord d'Osnabrück (premier quart du XVe siècle, aujourd'hui au musée diocésain d'Osnabrück) témoignent du rayonnement du vitrail à Lunebourg, dont la verrière des Neuf Preux de l'hôtel de ville (1410-1420) est la plus connue. Les vitraux anciennement dans la chapelle de la léproserie d'Uelzen au sud de Lunebourg (vers 1412) proviennent du même atelier que les Neuf Preux. Un membre de cet atelier devait disposer de modèles français comme le prouve la scène de l'Annonciation. Avec raison, E. Kosina rapproche ce vitrail d'un petit tableau représentant l'Annonciation du musée de Cleveland peint par un artiste français ou néerlandais. Cependant, il a échappé à l'auteur que ce tableau n'a pas été peint vers 1350-1360 mais, compte tenu de l'héraldique présente au verso du panneau, vers 1390 (notice par T. Herman, dans S.N. Fliegel, *L'art à la cour de Bourgogne. Le mécénat de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur, 1364-1419*, Paris, 2004, p. 66-67). Son jugement sur les vitraux d'Uelzen en tant qu'œuvres stylistiquement dépassées devrait donc être reconsidéré.

Pour terminer, nous tenons à citer un groupe de vitraux strasbourgeois conservé au musée August Kestner à Hanovre. Quatre panneaux « d'antiquaire » réunissent des fragments provenant des baies du chœur de l'église Saint-Pierre-le-Vieux achevé en 1477 et démoli en 1866. E. Kosina place ces panneaux dans la succession du maître de Walbourg qui créa les vitraux du chœur de l'abbatiale Sainte-Walburge près de Haguenau en 1461. L'article de Philippe Lorentz « Walbourg, les vitraux de l'église Sainte-Walburge » dans le *Congrès archéologique de France*, *Strasbourg et Basse-Alsace*, t. 152, 2004, p. 271-282, doit donc être ajouté à la bibliographie de l'auteur.

Les quelques exemples mentionnés montrent qu'E. Kosina a dû faire face à un matériau d'une très grande variété. Malgré maintes difficultés causées par le manque de documentation ou l'isolement des œuvres, l'auteur présente au lecteur une image nuancée des vitraux traités et de leur contexte artistique régional contemporain. Son argumentation critique et prudente donne aux auteurs des futurs volumes sur les vitraux des régions voisines, la Westphalie, le Mecklembourg et le Schleswig Holstein, des jalons solides pour faire progresser la connaissance de l'art du vitrail dans le nord de l'Allemagne.

Brigitte Kurmann-Schwarz

Livres reçus

***La Sauvegarde de l'Art français. Aide aux églises rurales. Cahier 27*, Paris, 2019, 28,5 cm, 412 p., très nombreuses fig. en coul., plans, 2 index (départements et noms de commune). - ISBN : 978-9-461615-61-9, 50 €.**

Le 27e *Cahier* de la Sauvegarde de l'Art français, le plus important mécène privé du patrimoine religieux français, ouvre sur la présentation par Olivier Poisson d'une part et par Gilles Blieck de l'autre de deux opérations de sauvetage exemplaires : l'ensemble fortifié de Laressingle (Gers) et le décor peint de l'église Saint-Blaise de Dimancheville (Loiret). Suivent les notices documentaires explicites, intelligemment illustrées, toujours référencées et signées, qui présentent, par département, les 148 édifices et 5 ensembles mobiliers (dont le Retable de *La Passion* de Noël Bellemare de l'église Saint-Gervais à Paris) ayant bénéficié de l'aide de la Sauvegarde entre 2014 et 2018.

Dominique Allios, *Les métamorphoses de l'art roman. La Basse-Auvergne (France) du XIXe siècle à nos jours,* Zagreb, University of Zagreb et Motovum, Motovum International Research Center for Late Antiquity and the Middle Ages, 2018, 28 cm, 222 p., 73 fig. en n. & bl. et en coul., tabl., cartes, index des noms de personnes. - ISBN : 978-953-6003-93-1, 40 €.

(*Dissertationes et monographiae*, 10)

Cet ouvrage, issu du mémoire d'HDR de l'auteur présenté en 2016, est fondé sur une méthode d'analyse pluridisciplinaire originale. Il s'agit d'étudier comment l'art médiéval a été perçu dans le domaine de l'archéologie et de l'histoire de l'art du XIXe siècle à nos jours dans la région de la Basse Auvergne. Un des derniers chapitres est consacré à l'église de Saint-Nectaire.

Société Française d'Archéologie

Table des matières

Articles

Pascal Texier
Saint-Martial de Limoges. Célébrer le millénaire de l'abbatiale romane 1018-2018 5

Éliane Vergnolle
Saint-Martial de Limoges, l'abbatiale du Sauveur. Le chevet roman d'après les textes et la documentation graphique 7

Stéphane Lafaye
Le monastère de Saint-Martial de Limoges avant l'arrivée des clunisiens en 1063 13

Xavier Lhermite et Angélique Marty
Saint-Martial de Limoges. L'apport des fouilles à la connaissance de l'abbatiale du Sauveur 19

Richard Landes
Adémar de Chabannes et l'apostolicité de saint Martial : pèlerinage, liturgie et architecture à l'approche du millénaire de la passion 31

Claude Andrault-Schmitt
Le clocher-porche de Saint-Martial : un écho ou un prélude à l'entreprise du chevet ? 39

Daniel Prigent
Techniques constructives du XIe siècle. L'exemple du Val de Loire 55

Pierre Martin
Les premiers chevets à déambulatoire et chapelles rayonnantes en Francie occidentale. Méthode d'analyse d'un type architectural 67

Deborah Kahn
Le chevet de Saint-Eusice à Selles-sur-Cher. Architecture et programme sculpté 83

Évelyne Proust
Saint-Martial de Limoges. Les chapiteaux corinthiens provenant de l'abbatiale romane 95

Éliane Vergnolle
Les tribunes de chevet dans l'architecture romane du début du XIe siècle 103

Éric Sparhubert
Les fantômes de Saint-Martial dans l'architecture romane en Limousin 121

Quitterie Cazes
Recherches sur les origines du chevet de Saint-Sernin de Toulouse 139

Claude Andrault-Schmitt
Saint-Martial de Limoges, millénaire de l'abbatiale romane : conclusions 149

Saint-Martial de Limoges. Bibliographie 155

Actualité

Tarn-et-Garonne
Moissac. Le beffroi de l'abbatiale Saint-Pierre ; nouvelles données sous l'éclairage de la dendrochronologie (Gilles Séraphin et Yannick Le Digol) 163

Vendée
Foussais. La maison de François Laurens, une demeure patricienne du milieu du XVIe siècle (Alain Delaval) .. 166

Vienne
Poitiers. État des recherches en cours sur le palais des comtes (Bénédicte Fillion-Braguet) 170

Chronique

Architecture religieuse. XIe-XVe siècle
Architecture et sculptures des églises romanes du Lavedan et du Pays Tòy (Hautes-Pyrénées) [Nelly Pousthomis-Dalle] 176
Cathédrale de Strasbourg : le cas des voûtes flamboyantes (Pierre Sesmat) 178
La collégiale Notre-Dame de Saint-Omer (Pas-de-Calais) : nouvelles approches (Camille Bayaert) 179

Castellologie. IXe, XIIIe et XIVe siècle
Nouvelles perspectives sur deux édifices royaux disparus : la fontaine de Dédale à Châteauneuf-sur-Loire et la grande salle de Montargis, chefs-d'œuvre méconnus de Philippe le Hardi et Philippe le Bel (Denis Hayot) 180
Château de Brancion : l'histoire du site castral à la lumière de nouvelles découvertes archéologiques (Saône-et-Loire) [Denis Hayot] 181

Versailles
La chapelle royale de Versailles et ses lieux dérobés (Vivien Richard) 182

Notre-Dame de Paris. Vitraux
Les douze vitraux modernes à la cathédrale Notre-Dame de Paris en 1935 (Auriane Gotrand) 183

Cartons de tapisserie. XVIe siècle
De l'importance des cartons de tapisserie : le cas du *Martyre de saint Paul* des Musées de la Ville de Bruxelles (Nicole de Reyniès) 183

Bibliographie

Histoire de l'art
Emmanuel Lurin et Delphine Morana Burlot (dir.), *L'artiste et l'antiquaire. L'étude de l'antique et son imaginaire à l'époque moderne* (Marie Piccoli-Wentzo) .. 185

Société Française d'Archéologie

Châteaux

Jean Mesqui et Maxime Goepp, *Le Crac des Chevaliers (Syrie). Histoire et architecture* (Denis Hayot)..... 186

Philippe Durand, *Les châteaux de la baronnie de Montmorillon. Reconstruction castrale et modèles royaux et princiers à la fin du Moyen Âge* (Denis Hayot)..... 188

Nicolas Faucherre, Delphine Gautier et Hervé Mouillebouche (dir.), *Le nomadisme châtelain, IXe-XVIIe siècle* (Julien Noblet)..... 189

Villes

Atlas historiques des villes de France (AHVF), Plan historique et 2 t. (t. 1, *Notice générale*; t. 2, *Sites et Monuments*), *Agen* ; *Mont-de-Marsan* ; *Périgueux* ; *Bayonne* [Pierre Garrigou Grandchamp]..... 190

Laurence Brissaud, avec les contributions de Marc Guyon, Catherine Lavier et Jean-Luc Prisset, *Le franchissement du fleuve à Vienne* (Jean Mesqui)..... 191

Béziers, hôtels particuliers & demeures remarquables. Des racines, des pierres et des hommes. Histoire d'une évolution urbaine (P. Garrigou Grandchamp)..... 192

Nick Holder, *The Friaries of Medieval London. From Foundation to Dissolution* (P. Garrigou Grandchamp).. 192

Sculpture médiévale

Ludovic Nys et Benoît Van den Bossche (dir.), *Sculpture gothique aux confins septentrionaux du royaume de France* (Iliana Kasarska)..... 193

Vitraux

Elena Kosina, *Die mittelalterlichen Glasmalereien in Niedersachsen, ohne Lüneburg und die Heideklöster* (Brigitte Kurmann-Schwarz)..... 195

Livres reçus

La Sauvegarde de l'Art français. Aide aux églises rurales. Cahier 27 196

Dominique Allios, *Les métamorphoses de l'art roman. La Basse-Auvergne (France) du XIXe siècle à nos jours*..... 196

RÉSUMÉS..... 197

LISTE DES AUTEURS..... 204

Société Française d'Archéologie

Liste des auteurs

Claude Andrault-Schmitt, professeur émérite, université de Poitiers/CESCM ; **Camille Bayaert**, master II d'histoire de l'art, université de Lille ; **Quitterie Cazes**, maître de conférences HDR, université Toulouse-Jean Jaurès/Framespa ; **Alain Delaval**, chargé d'études documentaires des Monuments historiques (e. r.) ; **Bénédicte Fillion-Braguet**, historienne de l'art, agence d'architecture François Jeanneau – ARCHI-TRAV', chercheur associé CESCM UMR 7302 ; **Pierre Garrigou Grandchamp**, Général de corps d'armée (Armée de terre), docteur en histoire de l'art et archéologie ; **Auriane Gotrand**, doctorante Sorbonne Université/université Clermont-Auvergne, collaboratrice pour le catalogue raisonné de l'œuvre de Maurice Denis ; **Denis Hayot**, docteur en histoire de l'art, université Paris IV-Sorbonne ; **Deborah Kahn**, professeur, université de Boston ; **Iliana Kasarska**, docteur, membre associé du centre André Chastel (UMR 8150) ; **Brigitte Kurmann-Schwarz**, professeur émérite d'histoire de l'art médiéval, université de Zurich ; **Stéphane Lafaye**, chercheur associé au CRIHAM, université de Limoges ; **Richard Landes**, professeur honoraire, université de Boston ; **Yannick Le Digol**, dendrochronologue, gérant du groupe Dendroplus ; **Xavier Lhermite**, Éveha/chercheur associé au CESCM, Poitiers ; **Pierre Martin**, maître de conférences, université Grenoble-Alpes/LUHCIE ; **Angélique Marty**, Éveha ; **Jean Mesqui**, ingénieur général des Ponts et Chaussées, docteur ès Lettres ; **Julien Noblet**, docteur en histoire de l'art, pensionnaire à l'INHA ; **Marie Piccoli-Wentzo**, doctorante contractuelle en histoire de l'art moderne, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (ED 441) ; **Nelly Pousthomis-Dalle**, professeure en histoire de l'art et archéologie médiévale, université Toulouse-Jean Jaurès, UMR 5608-TRACES ; **Daniel Prigent**, conservateur en chef honoraire du patrimoine ; **Évelyne Proust**, chercheur rattaché au CRIHAM, université de Limoges ; **Nicole de Reyniès**, conservateur général du Patrimoine ; **Vivien Richard**, conservateur du patrimoine, responsable des archives des chefs du Gouvernement, Département de l'Exécutif et du Législatif ; **Gilles Séraphin**, architecte du Patrimoine ; **Pierre Sesmat**, professeur honoraire, université de Nancy ; **Éric Sparhubert**, maitre de conférences, université de Limoges, CRIHAM/CESCM ; **Pascal Texier**, professeur émérite d'histoire du droit, université de Limoges, président de la Société archéologique et historique du Limousin, OMIJ (IAJ) ; **Éliane Vergnolle**, professeur honoraire, université de Franche-Comté.

Société Française d'Archéologie

Souscription

Table alphabétique
des publications
de la
Société Française d'Archéologie

Bulletin monumental et *Congrès Archéologique de France*

2001-2015

établie par
Isabelle Chave

Parution à l'automne 2020

Jusqu'au 30 septembre 2020 : 12 € (franco de port) pour les adhérents souscripteurs
16 € (franco de port) pour le prix librairie pour la France et pour les personnes morales en France
20 € (franco de port) pour les personnes morales non résidentes.

Vos coordonnées

Nom :.....

Prénom :.....

Adresse : .....

.....

.....

Code postal : .....

Ville : .....

.....

Pays : .....

Courriel : .....

.....

Votre réglement

À adresser à la Société Française d'Archéologie (SFA)
5, rue Quinault, 75015 Paris

Nombre d'exemplaires : ..... x 12 € Total : ..... €

❒ Par chèque à l'ordre de la SFA

❒ Par virement sur le compte ci-dessous

Relevé d'Identité Bancaire : CIC PARIS PEREIRE				
Banque	**Guichet**	**N° de compte**	**Clé**	**Devise**
30066	10857	0020086001	22	EUR
BIC : CMCIFRPP		IBAN : FR7630066108570002008600122		

Achevé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie de Offset 5
à La Mothe-Achard
en mars 2020

N° d'impression : 20020302
Dépôt légal : mars 2020

ISBN : 978-2-901837-82-4

société française d'archéologie

30 €